Revue des Etudes Anciennes

TOME 121
2019 – N°2

UNIVERSITÉ BORDEAUX MONTAIGNE
PRESSES UNIVERSITAIRES DE BORDEAUX

LE COURROUX DE PHILONICUS : UNE DÉFIXION LATINE DE BÉTIQUE (LA SILLA DEL PAPA, CADIX)

Pierre MORET, Emmanuel DUPRAZ, Coline RUIZ-DARASSE,
Helena JIMÉNEZ VIALÁS, Fernando PRADOS MARTÍNEZ*

Résumé. – Une tablette de plomb portant une *defixio* en latin, datable de la deuxième moitié du Ier siècle a.C., a été découverte en 2017 dans la nécropole nord-ouest du site originel de Baelo à La Silla del Papa (Tarifa, Cadix). Elle y fut vraisemblablement déposée après le déplacement de la ville au début du règne d'Auguste. Ce document met en scène des esclaves portant des noms grecs, dont un berger et un palefrenier, ainsi probablement qu'un usurier. Il témoigne, dans le domaine spécifique de la magie, d'une solide implantation de la langue grecque dans le sud de l'Hispanie à la fin de l'époque républicaine, à côté du latin qui devenait de plus en plus courant, au moins à l'écrit.

Abstract. – A lead curse tablet written in Latin, dating back to the second half of the 1st century BC, was discovered in 2017 in the northwestern necropolis of the original site of Baelo at La Silla del Papa (Tarifa, Cádiz). It was presumably deposited there after the transfer of the town site at the beginning of Augustus' reign. This document features several slaves with Greek names, including a shepherd and a groom, and probably a usurer. It confirms that, in specific spheres such as magic, the Greek language was firmly established in southern Hispania at the end of the republican era, alongside Latin which was increasingly used in written contexts.

Mots-clés. – Malédiction, *tabella defixionis*, Bétique, *Baelo*, La Silla del Papa, épigraphie, linguistique, magie, société rurale.

Keywords. – Curse tablet, *tabella defixionis*, Baetica, *Baelo*, La Silla del Papa, epigraphy, linguistics, magic, rural society.

---

* Respectivement : Université de Toulouse, pierre.moret@univ-tlse2.fr ; Université libre de Bruxelles et École pratique des hautes études, Université PSL (Paris), Emmanuel.Dupraz@ephe.psl.eu ; Institut Ausonius UMR 5607, Université Bordeaux Montaigne, coline.ruiz-darasse@u-bordeaux-montaigne.fr ; Universidad de Murcia, vialas@um.es ; Universidad de Alicante, fernando.prados@ua.es

Près de trente tablettes de défixion ou prières de justice ont été publiées ou signalées en péninsule Ibérique[1]. La plupart sont datées du Ier ou du IIe siècle p.C., mais plusieurs d'entre elles témoignent de la popularité de cette pratique dans le sud de l'Hispanie dès la fin de l'époque républicaine, en particulier dans la vallée du Guadalquivir. C'est précisément en Bétique, sur le site de La Silla del Papa (Tarifa, province de Cadix), qu'une nouvelle tablette de plomb inscrite, brisée en deux morceaux, a été découverte en avril 2017[2].

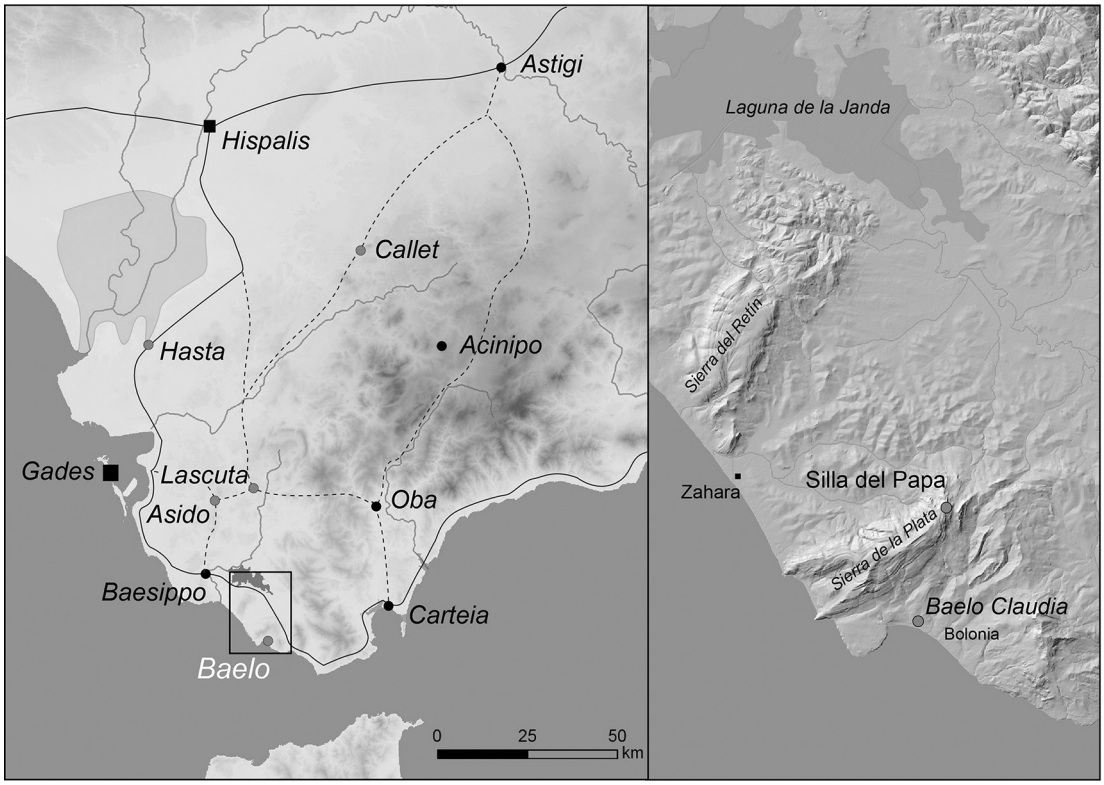

Figure 1 : carte du sud de la Bétique et situation de La Silla del Papa. À gauche, les points gris signalent les sites en rapport avec Baelo d'après le contenu de la défixion et la répartition du gentilice Flavius.
DAO H. Jiménez et P. Moret.

1. Liste et références bibliographiques dans A. U. Stylow, « Stumm wie ein Frosch ohne Zunge! Eine neue Fluchtafel aus Celti (Peñaflor, Prov. Sevilla) », *ZPE* 181, 2012, p. 149-155, complété par C. Sánchez Natalías, *El contenido de las* defixiones *en el Occidente del Imperio Romano*, thèse de doctorat, Université de Saragosse, 2013, p. 247-283. D. Urbanová, *Latin Curse Tablets in the Roman Empire*, Innsbruck, 2018, p. 249-263, recense pour sa part dix-huit textes, dont onze défixions et sept prières de justice.

2. Nous tenons à remercier Patrick Le Roux et le relecteur de la *Revue des Études Anciennes* qui nous a aiguillés vers la piste des Flavii de date républicaine en péninsule Ibérique, pour leur relecture et leurs suggestions.

CONTEXTE DE DÉCOUVERTE

Le site archéologique de La Silla del Papa se trouve sur la rive nord du détroit de Gibraltar, à 4 km de la côte, sur le point le plus élevé d'une petite chaîne côtière, la Sierra de la Plata (457 m), qui ferme à l'ouest la baie de Bolonia (fig. 1). Le lieu présente trois atouts qui ne pouvaient qu'attirer les communautés qui fréquentaient le Détroit : de formidables défenses naturelles ; les eaux abondantes de plusieurs sources pérennes situées au pied de ces rochers ; enfin, une position dominante offrant des vues lointaines dans toutes les directions. L'exploration archéologique du site, occupé pendant tout le premier millénaire avant notre ère, n'en est qu'à ses débuts[3]. Les fouilles réalisées ces dernières années ont permis de confirmer archéologiquement l'hypothèse selon laquelle la population de la ville romaine de *Baelo*, fondée sur la côte à l'époque d'Auguste[4], venait du site de La Silla del Papa qui est abandonné subitement vers 30/25 a.C., sans traces de destruction violente.

L'organisation d'ensemble de l'*oppidum* n'est connue que pour la dernière phase d'occupation du site, entre le IIe siècle et la fin du troisième quart du Ier siècle a.C. L'agglomération fortifiée occupait les quatre hectares du sommet, mais un espace périurbain occupé de façon discontinue s'étendait bien au-delà, sur les premières pentes (fig. 2 a). Deux nécropoles en faisaient partie, l'une au sud-ouest, l'autre au nord-ouest. C'est dans cette dernière que le plomb a été découvert. Cette aire funéraire s'étend sur environ deux hectares, à 170 m au nord de l'agglomération, à cheval sur une crête rocheuse[5] (fig. 2 b). Le muret moderne de limite de propriété qui suivait cette crête a été démonté en mai 2016, laissant apparaître les bases de trois monuments funéraires, les plus grands de la nécropole.

C'est sous ce muret moderne, au nord du monument J2, que le plomb a été mis au jour (fig. 2 c). Sa découverte s'est faite en deux temps. La moitié gauche a été retrouvée au début de la campagne de 2017, posée sur un des blocs du monument J2. Sans doute avait-elle été trouvée à une date indéterminée entre la fin de la campagne de 2016 et le début de celle de 2017, par un promeneur qui n'en mesura pas l'intérêt. L'autre moitié fut découverte en fouille, quelques jours plus tard, à 6,5 m au nord du dit monument. Elle n'avait pas été déplacée, bien que située dans la couche d'humus superficielle, à quelques centimètres sous la surface du sol. Le muret moderne qui les recouvrait jusqu'en 2016 avait permis la conservation des deux fragments, malgré la faible profondeur de leur enfouissement. Nous ignorons s'ils se trouvaient proches l'un de l'autre avant leur mise au jour. Sans doute en raison de la construction du muret qui entraîna la destruction complète des monuments de la zone sommitale, ils n'étaient plus dans leur position originelle. Il n'est pas possible de les mettre en relation avec une

---

3. P. Moret *et al.*, « La Silla del Papa (Tarifa, Cádiz) : bilan de trois années de recherches », *Pallas* 82, 2010, p. 441-463 ; P. Moret *et al.*, « La Silla del Papa : hábitat y necrópolis (campañas 2014-2016) », *MCV* 47(1), 2017, p. 51-73. Programme soutenu par l'ANR (programme franco-allemand ARCHEOSTRAITS), le ministère des Affaires étrangères, la Casa de Velázquez, l'UMR 5608 TRACES (CNRS - Université de Toulouse), l'université d'Alicante, la Junta de Andalucía, le *Conjunto Arqueológico de Baelo Claudia* et l'université de Séville.

4. P. Sillières, Baelo Claudia. *Une cité romaine de Bétique,* Madrid 1995.

5. Moret *et al.*, *art. cit.* [2017].

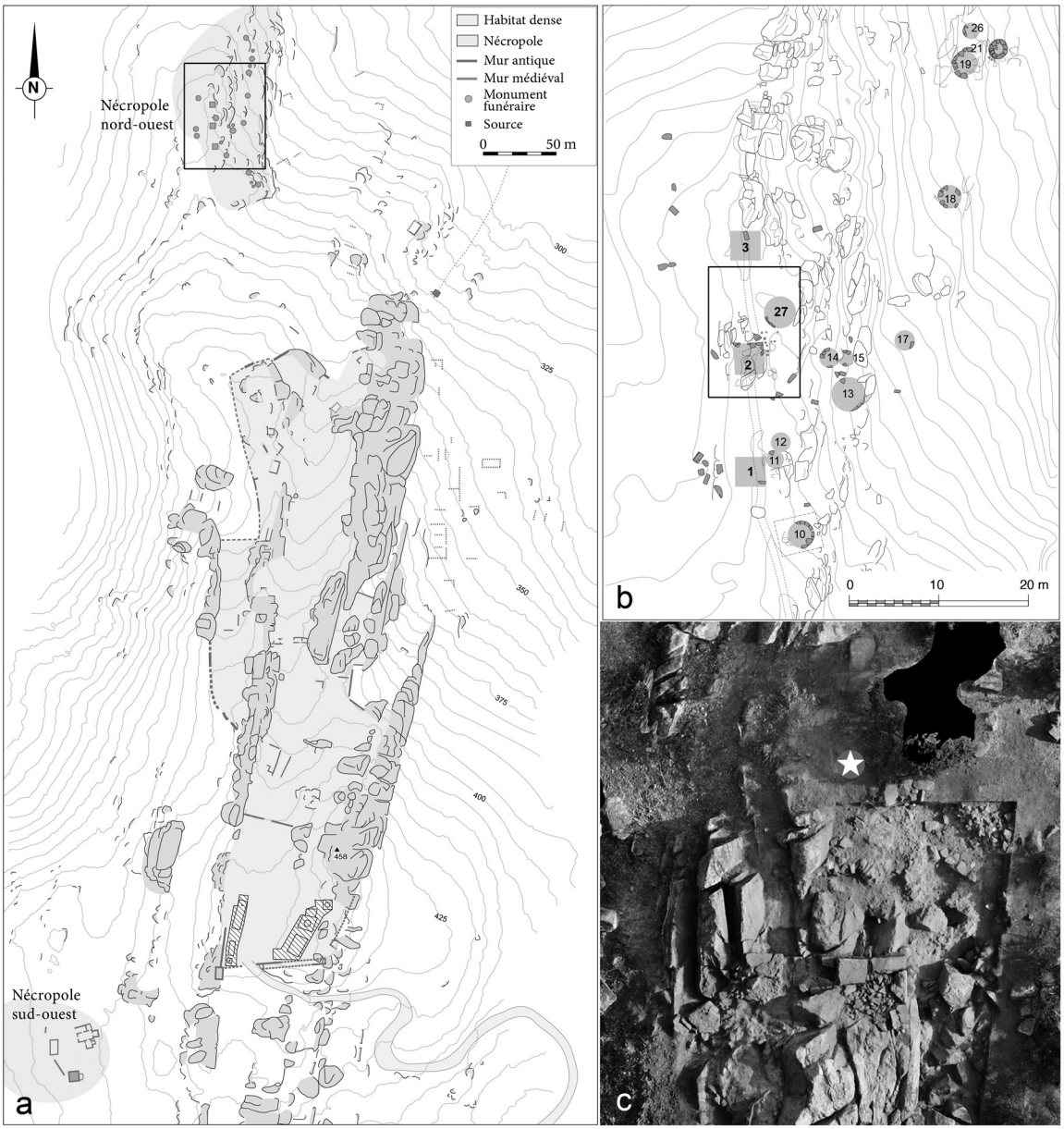

Figure 2. a : plan du site de la Silla del Papa ; b : plan partiel de la nécropole nord-ouest ;
c : orthophotographie du secteur sommital de la nécropole.
L'étoile signale le lieu de la découverte du deuxième fragment. DAO A. Laurent et P. Moret.

couche stratigraphique non perturbée, ni avec une structure funéraire particulière. Nous avons donc affaire à un objet décontextualisé, même si son emplacement d'origine devait être très proche du lieu de sa découverte.

D'après la typologie de la centaine d'urnes cinéraires mises au jour et des rares objets de parure déposés dans ces urnes avec les restes osseux, la nécropole nord-ouest a été en fonctionnement entre le IIIe siècle a.C. et le début du règne d'Auguste[6] ; son abandon est donc strictement contemporain de celui de l'agglomération.

SUPPORT

Trouvés séparément dans les circonstances que nous venons d'évoquer, les deux fragments de la tablette de plomb sont jointifs sur une petite partie de leur contour, au niveau des lignes de texte 3 et 4 (fig. 3 et 4). Le document reconstitué mesure 18,8 cm dans sa plus grande largeur et 10,1 cm dans sa plus grande hauteur ; son épaisseur moyenne est de 0,25 cm. La moitié supérieure, où le texte des cinq premières lignes est entièrement lisible ou restituable – à l'exception du dernier mot de la ligne 4 –, est mieux conservée que l'inférieure qui comporte d'importantes pertes de matière et où le texte conservé, écrit en lettres plus petites et moins profondément gravées, est très lacunaire. Le bord originel n'est conservé que dans le quart supérieur gauche du document. Il suit une ligne courbe, ce qui explique le léger retrait de la ligne 1 par rapport à la ligne 2 et le retrait plus marqué (trois lettres) de la ligne 2 par rapport aux lignes 3 à 5. Le mauvais état de conservation de la zone périmétrale interdit de savoir si cette forme arrondie se poursuivait sur tout le pourtour de la tablette. En raison du contexte taphonomique, à faible profondeur dans un sol acide, la corrosion a transformé en carbonate et rendu très cassante la majeure partie du plomb. Une analyse géochimique permettra de déterminer l'origine du métal[7].

Inscrite sur une seule face, la tablette avait été pliée en deux au moment d'être déposée, face non inscrite à l'extérieur comme en témoigne le sens de la pliure, et percée par un clou en bronze à section irrégulière, de 4 à 5 mm de diamètre. Le clou lui-même n'a pas été retrouvé, mais des traces de corrosion verdâtre sur les bords de l'orifice témoignent de sa présence prolongée et de sa composition métallique. Bien que la combinaison de ces deux actions, pliage et clouage, ne soit attestée que dans 4 % des cas[8], de telles manipulations sont caractéristiques des défixions latines. Elles relèvent du principe *similia similibus* qui caractérise ces objets : ce

---

6. À une exception près, celle d'un enterrement plus récent sur lequel nous reviendrons (ci-dessous, p. 353).

7. Analyse isotopique en cours par Sandrine Baron, Laboratoire TRACES (UMR 5608, CNRS – Université de Toulouse).

8. C. Sánchez Natalías, *op. cit.*, p. 46 (sur un total de 592 tablettes analysées dans cette thèse). Une « tablette magique en plomb » trouvée au début du XXe siècle par George Bonsor dans les fouilles de la nécropole orientale de *Baelo Claudia*, mais non publiée et aujourd'hui perdue, avait aussi un « trou de suspension », à interpréter plutôt comme la marque d'un clouage (P. Paris *et al.*, *Fouilles de Belo. T. II, La nécropole*, Bordeaux-Paris 1926, p. 89).

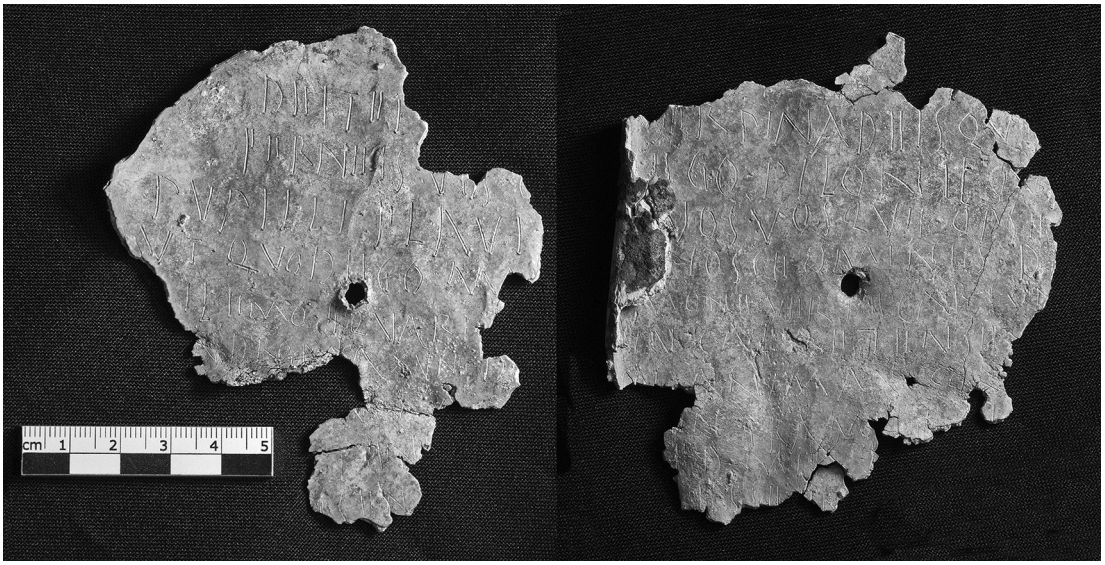

Figure 3 : photographie des deux fragments du plomb. Clichés P. Moret.

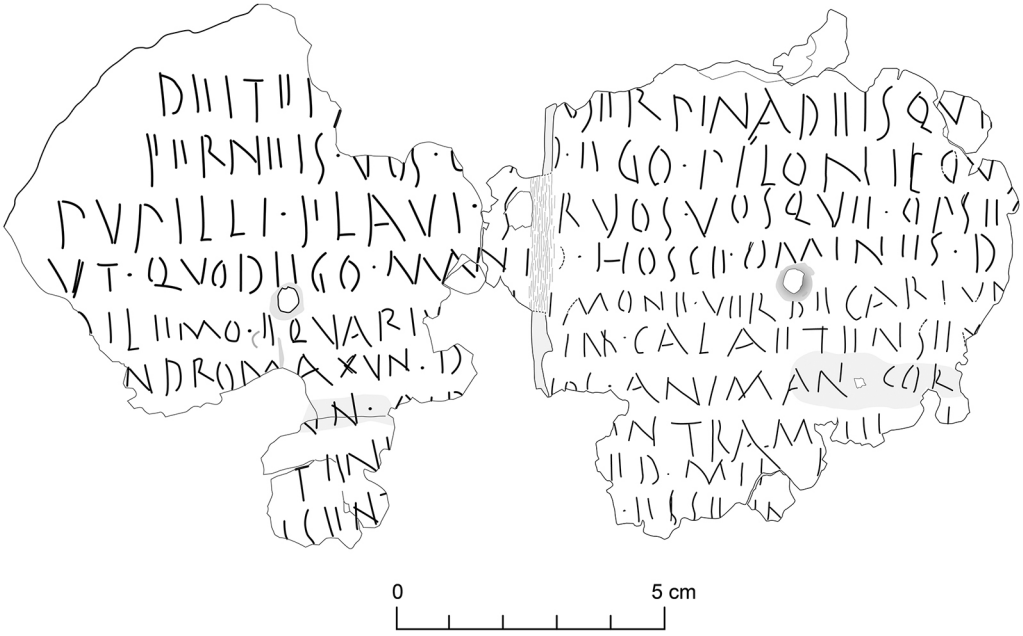

Figure 4 : fac-similé du plomb de La Silla del Papa. Traits fins parallèles : zone de la pliure ; grisé : superficie altérée. En haut à gauche, le trait plus épais indique que le bord d'origine est conservé. DAO P. Moret.

qui advient à la tablette doit advenir aux personnes maudites[9]. Par symétrie, compte tenu de la position du clou, on peut supposer que le texte ne comportait que les dix lignes partiellement conservées, mais sans absolue certitude.

La cassure du plomb n'est pas survenue le long de la pliure médiane, mais un centimètre à gauche de celle-ci. Plusieurs lettres étaient donc cachées dans l'étroit repli qui bordait à gauche le fragment droit de la tablette. Malgré l'extrême fragilité de la pièce, la restauratrice du *Conjunto Arqueológico de Baelo Claudia*, María Luisa Millán Salgado, est parvenue à déplier partiellement la partie rabattue de ce fragment, suffisamment pour permettre de déchiffrer les lettres qui n'avaient pas été rendues illisibles par les stries de déformation de la pliure.

GRAPHIE

Le texte est écrit dans une capitale romaine assez régulière, malgré des variations dans le dessin de certaines lettres (fig. 5). La taille des lettres oscille entre 4 et 10 mm de hauteur ; elle diminue à partir de la ligne 5 et les lignes elles-mêmes deviennent ensuite de plus en plus irrégulières. Les traits sont également moins profonds dans les dernières lignes. Il se peut que le scribe se soit rendu compte, une fois arrivé au milieu du plomb, qu'il ne disposait pas d'assez de place pour écrire tout le texte prévu dans la même taille de lettres et avec les mêmes espacements. Les lignes tendent à s'incliner fortement dans le bas du texte, au point que le début de la ligne 9 se retrouve au même niveau que la partie conservée de la ligne 10. Les mots ne sont pas coupés en bout de ligne, dans la partie conservée au moins. Ils sont séparés par des interponctions simples, placées à mi-hauteur des lettres.

Les formes des lettres C, D, E, F, H, I, M, N, O, Q, R, S, T et V ne présentent pas de particularités notables. Elles sont toutes répertoriées dans l'étude de Guglielmo Bartoletti sur l'écriture des *tabellae defixionum* latines[10] et, en termes relatifs[11], ne sont pas moins fréquentes au Ier siècle a.C. qu'au Ier siècle p.C. En revanche, cinq formes de lettres n'apparaissent pas dans le tableau synoptique de Bartoletti. C'est le cas du A à traverse horizontale ou presque horizontale, plus proche de l'alphabet capital qu'il n'est d'usage dans les tablettes de défixion, du G à panse en demi-cercle prolongée à partir de l'angle inférieur par une demi-haste verticale, du L à angle droit, évoquant lui aussi l'alphabet capital et proche de la variante L6 de Bartoletti, bien attestée au Ier siècle a.C., et enfin du P à panse ouverte, réduite à un quart de cercle parfois à peine incurvé. Dernière particularité graphique de ce plomb, unique celle-ci : le recours au *chi* grec dans l'écriture d'un nom propre, lui-même d'origine grecque (Andromachus).

---

9. A. Kropp, *Magische Sprachverwendung in vulgärlateinischen Fluchtafeln (« defixiones »)*, Tübingen 2008, p. 84-87.

10. G. Bartoletti, « La scrittura romana nelle *tabellae defixionum* (secc. I a. C. - IV d. C.) : note paleografiche », *Scrittura e Civiltà* 14, 1990, p. 7-48.

11. Le corpus d'inscriptions analysées par Bartoletti étant moindre pour le Ier siècle a.C. que pour le suivant.

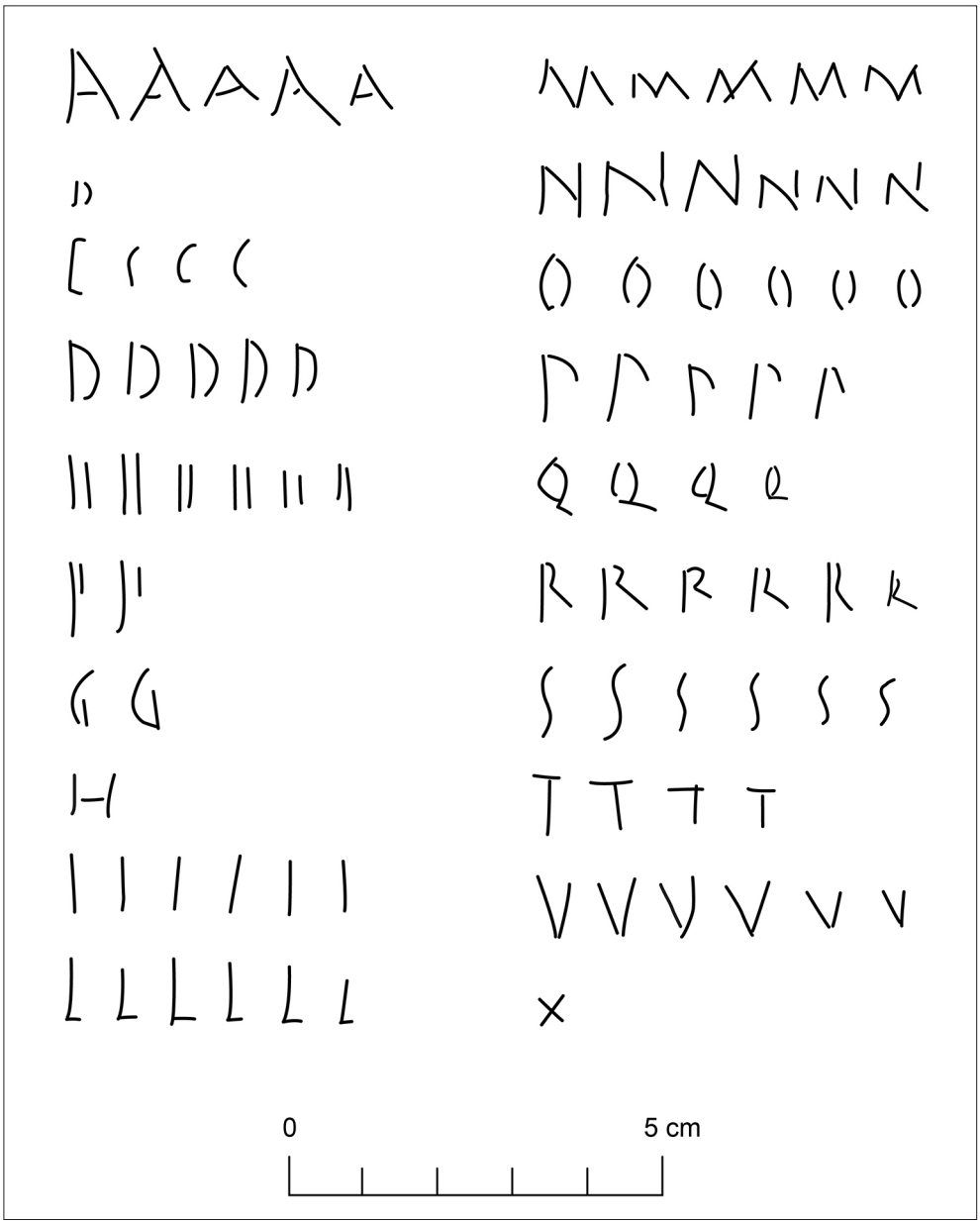

Figure 5 : tableau des lettres attestées dans la défixion de La Silla del Papa, limité à six variantes pour les lettres les plus fréquentes. La moitié supérieure du seul B conservé est détruite par la perforation du clou.

On peut supposer que la graphie de certaines lettres a été influencée par celle des inscriptions publiques sur bronze ou sur pierre, à *Baelo* ou dans les environs[12]. Le P ouvert, le M à jambages inclinés et le R à barre oblique descendant moins bas que la haste (dans la majorité des cas) se retrouvent par exemple sur le bronze de *Lascuta*[13] qui est un bel exemple de l'écriture capitale épigraphique latine d'époque républicaine. On peut également songer, pour le A notamment, au graffite sur enduit peint trouvé à *Baelo* même dans la maison dite « du cadran solaire »[14], qui mentionne lui aussi un individu désigné par le nom de son métier (*lacunar[ius ?]*). En revanche, l'écriture de notre plomb est bien différente, plus verticale et plus régulière, que celle de la tablette plus tardive trouvée en 1970 à *Baelo* dans le temple d'Isis[15].

Le tracé des lettres E, G, M, O, Q, R et S rappelle la tablette de Carmona (Kropp 2.2.2/1 = *CILA* II.4, 1249 = *AE* 1993, 1008 = *HEp* 1995, 695), datée de la deuxième moitié du Ier siècle a.C., même si d'autres lettres de cette inscription sont différentes (A à traverse oblique, L à barre oblique, P à panse fermée). Les similarités sont également nettes avec une autre *tabella* de la région de Séville, celle de Peñaflor (*ZPE* 181, p. 149-155 = *AE* 2012, 740 = *HEp* 2012, 438)[16], datée de la même période, pour le G, le Q ou le S (mais ni pour le A, ni pour le L). Les affinités les plus étroites se trouvent cependant dans une *defixio* de Cordoue (Kropp 2.2.3/3)[17], qui non seulement est écrite dans un style graphique très proche, notamment pour le A, le L et le P, mais qui comporte en outre, comme dans la nôtre, des noms d'origine grecque sans notation de l'aspiration, parmi lesquels figure un *P(h)ilemo*. Cette inscription est datée entre le milieu du Ier siècle a.C. et le début du Ier siècle p.C.[18].

L'ensemble de ces observations peut se résumer en trois points : 1/ toutes les formes de notre tablette, sans exception, sont bien attestées au Ier siècle a.C. ; 2/ quatre formes qu'elle possède (A, G, L, P) ne sont pas recensées par Bartoletti et semblent renvoyer plutôt à des modèles de date républicaine ; 3/ quand une forme est attestée dans les deux périodes, sa fréquence est souvent plus grande après le changement d'ère, mais dans des proportions qui statistiquement ne permettent pas de faire peser nettement la balance d'un côté ou de l'autre, et qui en tout cas n'autorisent pas à exclure le Ier siècle a.C. Ces trois faits suggèrent une datation au Ier siècle a.C. ou au plus tard autour du changement d'ère.

---

12. Cette influence de la capitale monumentale, notamment pour le A et le L, ne se retrouve pas au même degré dans les autres tablettes hispaniques (excepté celle de Cordoue, Kropp 2.2.3/3 = *CIL* II²/7, 251 = *AE* 1934, 25). Ce caractère n'a sans doute pas de valeur chronologique, il montre seulement un souci de solennité dans la mise en forme.

13. *CIL* II, 5041, daté de 189 a.C., trouvé à une cinquantaine de kilomètres au nord de La Silla del Papa.

14. J.-N. Bonneville, S. Dardaine, P. Le Roux, *Belo V. L'épigraphie*, Paris 1988, p. 98, n° 112.

15. Malédiction sur *tabula ansata*, datée du IIe siècle p.C. (J.-N. Bonneville *et al.*, *op. cit.*, p. 24 = Kropp 2.2.1/1). Le texte est rangé parmi les prières de justice par D. Urbanová, *op. cit.*, p. 507-508.

16. A. U. Stylow, *art. cit.*, p. 150-151. Cette inscription manque dans le corpus de D. Urbanová, *op. cit.*

17. B. Díaz Ariño, *Epigrafía latina republicana de Hispania*, Barcelone 2008, p. 218-220 (*ELRH*-U 34).

18. *Ibid.*

TRANSCRIPTION

Deitei [.] Ṛ[atrei. Pr]ọserpina deisquẹ [. in]/[2]ferneis. uos. ọ[r]ọ. ego. Pilonicouṣ / [3]Pupilli. Flaui. s[e]ruos. uosque. opseç[ro] / [4]ut. quod ego. mandọ. hosce. omines. d[---] / [5][?] Ṛilemo. equariụ[s ? A]ẹmone. uerbecariuṇ / [6][A]ndromaχun. d[---]+m. Calaetenseṃ / [7][---]ụn. +++[---]+++. animan cor[pus] / [8][---]teni[---] ịntra. mẹṇ[sem]+ / [9][--e]ṣsenṭ [---s]ed. me *uacat?* +[---] / [10][---]. esse ++[---]

À Dis Pater, à Proserpine, et aux dieux infernaux : je vous supplie, moi Philonicous, esclave de Pupillus Flavius, et je vous implore, pour que – du fait que moi, je confie ces humains aux dieux – [...] : Philémon le palefrenier, Æmon (?) le berger, Andromachus l'usurier (?) de *Calaet*, [...] leur souffle de vie [et] leur corps [...] endéans un mois […] mais moi [...].

À la fin de la ligne 5 subsistent une haste verticale et une barre oblique descendante à sa droite, donc *-n* ou *-m*, mais la lecture *-n* est plus probable en raison de la forme parfaitement verticale de la haste à gauche de la lettre. Au milieu de la ligne 6, après la lacune, nous lisons une lettre d'analyse incertaine (une barre légèrement inclinée, presque une haste verticale, qui pourrait appartenir à un *-e-* ou un *-i-*, si on l'analyse comme une haste verticale, ou à un *-u-*, s'il faut y voir un trait oblique), puis un *-n* corrigé secondairement en *-m* au moyen de l'ajout d'une barre oblique descendante à la fin de la lettre. Dernier mot de la ligne 6 : une perte de matière pendant le processus de restauration a fait disparaître la quatrième lettre, mais une photo prise le lendemain de la découverte, avant nettoyage, permet de lire un A sans aucun doute possible. À la fin de la même ligne, nous croyons distinguer les deux barres obliques descendante et montante qui caractérisent un *-m*. Au début de la portion conservée de la ligne 8, la quatrième lettre se limite à une haste verticale. La lecture *-i-* n'est pas sûre : il se peut qu'une deuxième haste à droite ait été présente, donc *-e-* est possible aussi. À la ligne 9, après *-ṣsen-*, est visible un petit trait horizontal en haut de la ligne, qui peut difficilement appartenir à une autre lettre que *-t-*. Pour les autres lettres incomplètes, la lecture paraît sûre.

DISCUSSION DU TEXTE

Les deux fragments du plomb, mis bout à bout, se combinent sans difficulté majeure pour donner un texte dont le début est presque complet. La défixion commence par deux théonymes qui renvoient à Dis Pater et à Proserpine, c'est-à-dire aux divinités souveraines du monde infernal[19]. Le couple divin semble avoir été introduit parmi les cultes romains vers le milieu du IIIe siècle a.C.[20] ; il est bien attesté dans les défixions latines comme pouvoir de justice et de

19. Sur la forme en *–a* du datif *Proserpina*, voir *infra*.

20. Cf. le bilan de J.-M. Pailler, Bacchanalia. *La répression de 186 av. J.-C. à Rome et en Italie*, Rome 1988, p. 421-435.

punition, de l'époque républicaine à l'époque impériale[21]. Sa présence dans l'inscription de La Silla del Papa confirme que l'auteur du texte était au fait des formules attestées dans le genre textuel des défixions latines. Après cette paire asyndétique, un troisième datif, coordonné aux deux premiers par *-que*, se rapporte à tous les « dieux infernaux ». L'adjectif *infernus* est plus rare dans les défixions que son synonyme *inferus*, mais le syntagme attesté dans l'inscription de La Silla del Papa est tout à fait comparable à *einfereis*, *inferis* et *deibus* / *inferabus* sur l'inscription Kropp 2.2.3/1[22] de Cordoue, datée du Ier siècle a.C., dont le formulaire est voisin de celui de notre texte :

> *Dionisia Den(t)atiai / ancilla rogat deibus ego / rogo bono(m) bono(m) / deibus rogo oro bono(m) / einfereis bono(m) Salpina / rogo oro et bonis inferis / ut dio(r)so(m) quod fit deibus / inferabus ut hoc quo(d) sit / causa et (h)ec quod uotum / feci ut solua(s) rogo / ut illam ducas rogo / oro*

Après les trois groupes nominaux au datif figure un énoncé à l'indicatif présent. Deux verbes sont coordonnés une nouvelle fois par *-que* : *oro* et *opsecro*, tous deux précédés par *uos* qui renvoie aux divinités. Ce parallélisme indique une recherche stylistique, comme il est courant dans les défixions. Après le verbe *oro*, l'auteur du rituel – sinon celui du texte, qui peut avoir été composé par un professionnel des défixions ou au moins par un connaisseur dans l'entourage du commanditaire – se présente : *ego. Pilonicous* / [3]*Pupilli. Flaui. s[e]ruos*. Il n'est pas fréquent que l'auteur d'un rituel de défixion se nomme, mais cette particularité est attestée par exemple dans l'inscription de Cordoue Kropp 2.2.3/1 citée ci-dessus.

Ce texte de Cordoue, dont le commanditaire/auteur est une esclave, donc un personnage de statut comparable à Philonicus dans notre défixion, comporte lui aussi l'association de deux verbes, ici *rogo* et *oro*, en l'espèce dans une construction avec le datif qui est inattendue en latin classique. Ce texte s'adresse comme celui de La Silla del Papa aux dieux infernaux, subdivisés ici en dieux masculins (*einfereis*, *inferis*) et féminins (*inferabus*, forme spécifiquement féminine qui laisse supposer que les formes précédentes sont masculines). Un autre texte de Bétique, celui de Carmona (Kropp 2.2.2/1), daté de la deuxième moitié du Ier siècle a.C., donc contemporain de celui de La Silla del Papa, commence comme ce dernier par un datif théonymique renvoyant au monde infernal suivi de *uos rogo* : *dis imferis uos rogo utei (...)*. Il est possible que le texte de Cordoue fasse preuve d'une confusion entre groupe nominal au datif et objet de *rogo* à l'accusatif, alors que dans ceux de Carmona et de La Silla del Papa le groupe au datif est isolé syntaxiquement de l'énoncé verbal avec objet *uos*. En tout état de cause ces trois textes documentent un formulaire bien attesté dans la région au Ier siècle a.C.

---

21. Kropp 1.4.4/8, 1.4.4/9, 1.4.4/10, 1.4.4/11, 1.4.4/12 (Porta Salaria, Rome, Ier siècle a.C.), 1.7.2/1 (Este, Ier siècle a.C.), 4.3.1/1 (Chagnon, Aquitaine, IIe siècle p.C.). On le trouve cité dans 14 des 167 défixions latines contenant des théonymes, d'après C. Sánchez Natalías, *op. cit.*, p. 102.

22. *CIL* II²/7, 250 = *ELRH*-U 33 = *ZPE* 191, 2014, p. 278 = *HEp* 2000, 163 = *AE* 1934, 23 = *AE* 2014, 648 ; voir aussi C. Sánchez Natalías, « "*Ut illam ducas*". Una nueva interpretación de la *defixio* contra Salpina », *ZPE* 191, 2014, p. 278-281.

Le commanditaire/auteur de notre texte porte un nom unique grec, *Pilonicous*[23]. Le nom du maître de cet esclave apparaît au génitif : *Pupilli Flaui*. Deux interprétations sont possibles, selon l'analyse qui doit être faite de la finale de ces deux noms, qui peuvent correspondre au nominatif *-ius* ou *-us*. Il peut s'agir d'un citoyen romain, Flavius Pupillus, dont le gentilice et le surnom ont été inversés, cas rare en épigraphie mais qui est attesté dans la péninsule Ibérique[24]. À cette date ancienne bien antérieure à la dynastie flavienne, le gentilice Flavius est encore peu fréquent, mais il est déjà bien documenté en Bétique. Un graffite sur céramique campanienne de Medina Sidonia, l'antique *Asido*, porte le nom de *M. Fla[ui-]*[25], et un chevalier romain appelé Gaius Flavius apparaît à Hasta Regia en 45 a.C. d'après le *Bellum Hispaniense* (XXVI, 2)[26]. La mention du *cognomen* à une date si haute, pour un Flavius Pupillus qui dans cette hypothèse est probablement un ingénu, sans être encore généralisée, ne pose pas de difficulté[27]. Une interprétation alternative consisterait à interpréter Pupillius comme un gentilice, suivi du *cognomen* Flavus. En ce cas la difficulté liée à l'inversion disparaît, mais le gentilice Pupil(l)ius est très rare et cette hypothèse doit probablement être rejetée au profit de la précédente.

Si l'on accepte celle-ci, un lien avec la *gens* à laquelle appartenaient Marcus Flavius et Gaius Flavius paraît plus plausible qu'une simple homonymie : il faut tenir compte d'une part de la proximité chronologique entre la date de la mention de ces deux personnages et la date approximative de la rédaction de notre défixion, et d'autre part de la proximité géographique

---

23. La forme *s[e]ruos* qui indique son statut juridique présente la finale *-uos* extrêmement courante, à date républicaine comme encore à date impériale, pour le nominatif masculin singulier de ce lexème. Philonicus est répertorié à Rome (H. Solin, *Die griechischen Personennamen in Rom: ein Namenbuch*, Berlin 1982, p. 164 et H. Solin, *Die stadtrömischen Sklavennamen: ein Namenbuch*, Stuttgart 1996, p. 235) au Ier s. a.C. (1 occurrence, *CIL* XV, 5436, sur arétine) ; entre Sylla et César (1 occurrence, *CIL* I², 933, *tessera nummularia*) ; sous Auguste (*CIL* VI, 7228 ; *CIL* X, 557, I, 12 ; *CIL* VI, 4266) et pour l'époque entre Auguste et Néron (3 occurrences : *CIL* VI, 17714 ; *CIL* VI, 23306 ; *Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts* 90 [1975], p. 298).

24. A. Álvarez, M. Parodi, « Notes sur une inscription de la Baie de Cadix : L'épitaphe d'Optata Erennia », *Spal* 19, 2010, p. 199-200. Il s'en trouve aussi un exemple dans la défixion de Peñaflor (ci-dessus, n. 16). Ce texte de la seconde moitié du Ier siècle a.C. mentionne deux citoyens romains, *Marcelus Valerius* d'abord, la personne maudite, puis le commanditaire, *C. Licinio Gallo*. Ce dernier porte les *tria nomina* dans l'ordre officiel ; son adversaire est dénommé par son *cognomen* suivi de son gentilice. Le phénomène peut s'expliquer en partie par l'importance accrue du *cognomen*, dès l'époque tardo-républicaine, comme nom individuel, ce qui explique que chez Cicéron des formules onomastiques *cognomen* + gentilice soient documentées, dans lesquelles le *cognomen* prend la place du prénom. En latin oral, cet ordre pouvait être déjà courant, cf. H. Thylander, *Études sur l'épigraphie latine*, Lund 1952, p. 104. Les cas où à l'écrit, notamment dans les défixions, le *cognomen* prend la place du prénom, peuvent être interprétés comme des interférences entre l'usage oral et la norme écrite.

25. J. González, S. Montañés, « *CIL* II 5407 y otros epígrafes de *Asido Caesarina* », *Habis* 45, 2014, p. 242 = *AE* 2014, 627. Le support est une céramique arétine à vernis noir datable du milieu du Ier siècle a.C. (nous remercions Alexis Gorgues, Francisco José García Fernández et Jacobo Vázquez pour les observations dont ils ont bien voulu nous faire part après examen des photographies publiées).

26. Au sujet de ce personnage, voir C. Nicolet, *L'Ordre équestre à l'époque républicaine (312-43 av. J.-C.)*, Paris 1974, p. 879-880.

27. Elle est par exemple attestée dans les formules onomastiques de l'inscription de Peñaflor déjà citée.

entre *Hasta*, *Asido* et *Baelo*[28]. Quant au *cognomen* Pupillus, on le retrouve en Bétique et en Citérieure[29]. Un lien est à priori envisageable, à *Baelo* même, avec un nom partiellement conservé sur une stèle funéraire de la première moitié du Ier siècle p.C.[30], quoique la restitution PVP[ius] y soit plus probable que PVP[illus][31].

Une complétive en *ut* semble régie par les deux verbes *oro* et *opsecro*. Mais ici apparaît une difficulté d'interprétation. Le terme grammatical est en effet suivi par *quod*, qui semble lui-même régir l'indicatif présent *mando* « je confie, j'envoie ». Cependant aucun verbe au subjonctif, dans l'état d'attestation du texte, ne semble régi par *ut*. D'autre part le *-d-* qui apparaît à la fin de la ligne 4, malheureusement suivi d'une lacune, est difficile à interpréter. En dépit de l'espace vide important après cette lettre, il ne paraît pas possible qu'elle soit isolée[32], et elle doit représenter le début d'un mot.

Il se peut que le *d-* soit le début du verbe au subjonctif régi par *ut*, dans une syntaxe moins abondante en anacoluthes que celle du texte de Cordoue Kropp 2.2.3/1. Il pourrait alors à la rigueur s'agir de *d[ucatis*, avec le même lexème qu'à Cordoue une nouvelle fois, mais ceci suppose la restitution d'un nombre très important de lettres, obligeant à prolonger la ligne 4 bien au-delà des lignes 1-3 et 5, auxquelles il manque seulement entre une et trois lettres. Si cette hypothèse qui nous semble difficile était juste, il faudrait alors traduire *ut quod ego mandọ hosce omines d[ucatis]* par « pour que, parce que je [vous les] confie, vous conduisiez ces hommes ».

Toutefois, eu égard aux difficultés de cette lecture, il semble plus probable que, comme dans l'inscription de Cordoue en question, la syntaxe du texte soit à la fois recherchée et riche en ruptures de construction, et que le verbe au subjonctif ait figuré originellement plus loin dans le texte, dans une des lacunes qui suivent ; la présence d'énoncés verbaux est sûre dans ces lacunes. En ce cas, la lettre *d-* en début de mot, sachant que l'espace disponible tel que nous le reconstituons est limité à un petit nombre de lettres (à la ligne précédente manque l'essentiel de *-c-* et l'entièreté des deux lettres *-ro*), est peut-être à développer *d[ioso]* comme dans le texte de Cordoue, notation non classique pour *deorsum* « vers le bas » au sens de « vers les Enfers ». Dans cette hypothèse il faut comprendre *ut quod ego mandọ hosce omines d[ioso]* comme « pour que, quant au fait que moi j'envoie ces hommes vers le bas, [...] ».

---

28. Les implications possibles d'un lien entre ces trois Flavii sont discutées plus loin, p. 355.

29. *CIL* II, 2345, Zalamea de la Serena ; *CIL* II, 3622, Játiva/*Saetabis* ; *AE* 1985, 592, Quintanarraya, Huerta de Rey, Burgos (J. M. Abascal Palazón, *Los nombres personales en las inscripciones latinas de Hispania*, Madrid 1994, p. 474, H. Solin, O. Salomies, *Repertorium nominum gentilium et cognominum Latinorum*, Hildesheim-New York 1988, p. 387 ; *OPEL* III, p. 172).

30. J.-N. Bonneville *et al.*, *op. cit.*, p. 64 (*AE* 1988, 733).

31. Des Pupii sont bien attestés comme membres de l'élite municipale de *Baelo* au début du IIe siècle p.C. (J.-N. Bonneville *et al.*, *op. cit.*, nº 14, p. 37-38).

32. L'abréviation *d-* pour le prénom *Decimus* paraît extrêmement improbable, eu égard à la rareté de ce prénom (cf. O. Salomies, *Die römischen Vornamen - Studien zur römischen Namengebung*, Helsinki 1987, p. 27-28) et à l'étrangeté potentielle d'une formule onomastique consistant en un prénom et ce qui serait alors un *cognomen Ṭilemo* sans gentilice.

Une hypothèse alternative est de restituer *d[eis* « aux dieux ». C'est cette analyse qui nous semble la plus probable. D'une part, la construction de *mando* avec accusatif et datif est bien attestée dans les défixions latines, par exemple dans les inscriptions de Rome (Porta Salaria) datées du Ier siècle a.C.[33] qui reprennent les mêmes formulaires contre des cibles différentes[34]. D'autre part cette analyse permet de restituer une opposition *omines deis* « humains/dieux » qui souligne la supériorité du pouvoir vengeur des dieux sur les capacités de nuisance limitées des êtres humains objets de la défixion. Une formule voisine figure sur la défixion Kropp 1.5.3/2 de Capoue (Italie), datée du Ier siècle p.C. : *[hos ?] homines omnes infereis / [de]is deligo* « je ligote tous ces humains pour les dieux d'en bas ». On notera enfin que la forme *omines* est notée sans *h-* initial, graphie non scolaire qui est banale dans les défixions eu égard à la faiblesse de l'aspiration en latin[35].

Suit la liste des personnes objets de la défixion, qui semble aller du début de la ligne 5 au début de la ligne 7 : *Ṭilemo. equariụ[s ? A]ẹmone. uerbecariuṇ / [6][A]ndromaχun. d[---]+m. Calaetenseṃ / [7][---]ụn.* Ce passage contient un accord erroné du point de vue de la norme scolaire : le nominatif *Ṭilemo* (thème en nasale) figure en asyndète avec les accusatifs *[A]ẹmone* (thème en nasale aussi), *uerbecariuṇ, [A]ndromaχun, d[---]+m, Calaetenseṃ* et *[---]ụn (la désinence d'equariụ[s ?]* manque et une lecture *equariụ[m ?]* est également possible). Les formules onomastiques se limitent à un idionyme probablement servile comme celui de l'auteur/commanditaire, suivi d'un nom de fonction. Tel est le cas pour *Ṭilemo equariụ[s ?]*[36] et pour *[A]ẹmone. uerbecariuṇ*[37]. L'absence de la nasale dans la forme d'accusatif *[A]ẹmone* est un phénomène banal à toute époque en épigraphie latine, renvoyant à la chute de l'occlusive nasale dans la prononciation (avec nasalisation de la voyelle précédente, ce qui fait que la lettre *-m*, quand elle figure, est en fait simplement une indication de cette nasalisation)[38]. Peut-être cependant vaut-il la peine de souligner que cette forme, le seul accusatif singulier où la nasale n'apparaît pas, est aussi le seul accusatif singulier de thème en consonne dans le texte, c'est-à-dire qu'ici et uniquement ici la désinence grecque correspondante -α se limite à

---

33. Kropp 1.4.4/8, 1.4.4/9, 1.4.4/10, 1.4.4/11, 1.4.4/12.

34. Le texte Kropp 1.4.4/10 contient ainsi la formule *Maximam Vesoniam Proserpina tibi trado mando* « Maxima Vesonia, ô Proserpine, je te [la] livre et confie ».

35. V. Väänänen, *Introduction au latin vulgaire*, Paris 1981[3], p. 55 ; A. Kropp, *op. cit.*, p. 260.

36. Philemon est attesté à Rome (H. Solin, *op. cit.*, 1982, p. 738 et H. Solin, *op. cit.*, 1996, p. 414) : une fois au Ier a.C. (*CIL* XV, 5043) ; 8 fois entre Sylla et César (*CIL* I², 932 ; *CIL* VI, 32454 = *CIL* I², 2991 ; *Epigrafia. Actes du colloque international d'épigraphie latine en mémoire de Attilio Degrassi pour le centenaire de sa naissance,* Rome 1991, p. 352, n° 93 ; Asconius *Pro Milone*, § 37 ; *CIL* VI, 18520 ; *CIL* VI, 28265 = I², 1405 ; *CIL* I², 949 [*tessera nummularia*] ; *CIL* VI, 29594 = *CIL* I², 1420) ; 4 fois sous Auguste (*CIL* VI, 33 ; *CIL* VI, 34499 ; *CIL* VI, 33798 ; R. Friggieri, R. C. Pelli, « Vivo e morto nelle iscrizioni di Roma » dans G. Belavicqua *et al.* éds., Miscellanea, *Tituli* 2, 1980, p. 129, n° 39) et 6 fois entre Auguste et Néron (*Bull. Inst. hist. Belge* 55-56, 1985-1986, p. 246 ; *CIL* VI, 9398 ; *CIL* VI, 16278 ; *CIL* VI, 35092 b, 1 ; *CIL* VI, 35661 ; *Atti del'Accademia dei Lincei* 1919, p. 38).

37. Aucun Aemon[n'est répertorié ni dans Solin, *op. cit.*, 1982 ni dans Solin, *op. cit.*, 1996.

38. V. Väänänen, *op. cit.*, p. 66-67.

une voyelle orale et ne comprend pas de nasale -ν. Il se peut donc que le choix de ne pas noter la nasale s'explique plutôt par une interférence avec le grec que par un fait d'orthographe non scolaire latine.

Les deux noms de métiers *equariụ[s ?]* et *uerbecariuṇ* sont des formes substantivées d'adjectifs dénominatifs dérivés en *-arius*, un suffixe fréquemment utilisé dans la langue des défixions[39] et dans le latin épigraphique[40] pour exprimer une activité. Il s'agit souvent d'activités manuelles ordinairement confiées à des esclaves. Le premier, *equarius*, est attesté chez Solin (XLV, 8), au IIIe siècle p.C., pour désigner un palefrenier. Le second, *uerbecarius*, formé sur *ueruex* / *uerbex* (« mouton, bélier »), n'était connu jusqu'à présent qu'à date beaucoup plus tardive, dans un article de loi burgonde des premières années du VIe siècle qui cite le *uiruicarius* ou *birbicarius* parmi les catégories d'esclaves dont la valeur est la plus faible, à côté de l'*arator* et du *porcarius*[41], puis au haut Moyen Âge, dans un testament daté de 739 où il désigne des bergers attachés à des terres léguées à l'abbaye de la Novalaise en Piémont[42]. On notera, dans les deux cas, que le contexte est servile.

L'idionyme *[A]ndromaχun*[43] est suivi d'une forme qui commence par *d-* et qui s'achève par la finale d'accusatif *-n* ou plutôt *-n* corrigé en *-m* si, comme nous le supposons sans certitude, le trait oblique descendant à la fin de ce signe est bien intentionnel. Un signe peu lisible, qu'on peut interpréter comme *-e-*, *-i-* ou *-u-* (voir plus haut le commentaire paléographique), est attesté avant la nasale finale. Cette forme doit être brève, eu égard à l'espace dans la lacune entre *d-* et la lettre finale, qui ne permet de restituer que trois ou quatre lettres. S'agissant probablement d'un nom de fonction comparable à *equariụ[s ?]* et *uerbecariuṇ*, qui renvoient à une économie pastorale, nous proposons *d[an]ụn* corrigé en *d[an]ụm* : il existe en latin un terme de glossaire *danus* « *fenerator*, usurier », emprunté au grec δάνος[44], dont le texte de La Silla del Papa pourrait être la première attestation antique. Le personnage semble caractérisé

---

39. M. Jeanneret, *La Langue des tablettes d'exécration latines*, Paris-Neuchâtel 1918, p. 61.

40. C. Arias Abellán, « Les dérivés latin en *-arius* » dans Ch. Kircher-Durand éd., *Grammaire fondamentale du latin. Tome IX, Création lexicale : la formation des noms par dérivation suffixale*, Louvain-Paris 2002, p. 167.

41. Le terme apparaît dans une variante de l'article 2, 6 de la *Lex Romana Burgundionum*, à propos du dédommagement que le meurtrier d'un esclave doit au maître lésé : L. R. De Salis, *Leges nationum Germanicarum II.1, Leges Burgundionum*, Hanovre 1892, p. 127, et R. Kaiser, *Die Burgunder*, Stuttgart 2004, n. 440.

42. C. Cipolla, *Monumenta Novaliciensia vetustiora*, vol. 1, Rome 1898, p. 23, l. 7, p. 24, l. 21 et p. 25, l. 24, sous les formes *uerbicarius* et *uerbecarius*. On trouve aussi *berbicarius* à partir du VIIIe siècle (Glossaire de Reichenau : F. Diez, *Anciens glossaires romans*, Paris 1870, p. 4).

43. Andromachus apparaît à Rome (H. Solin, *op. cit.*, 1982, p. 16 et H. Solin, *op. cit.*, 1996, p. 190) à plusieurs reprises : entre 150 et 50 a.C. (*CIL* VI, 27088 = *CIL* I² 1393) ; entre Auguste et Néron (*CIL* V, 5840) ; entre Tibère et Néron (*CIL* VI, 34132 = *CIL* VI, 20749 ; *CIL* VI ,10173 : *Androma[c]ho*) ; au Ier p.C. (*CIL* VI, 29533 ; *CIL* VI, 17101 : *Andr<o>macus*).

44. Voir *ThLL*, V, 1, p. 35. À comparer à *danista*, calqué sur un dérivé de δάνος, qu'on trouve chez Plaute, cf. L. Nadjo, *L'Argent et les affaires à Rome des origines au IIe siècle avant J.-C. : étude d'un vocabulaire technique*, Louvain-Paris 1989, p. 222-225.

non pas seulement par sa fonction – dont la nature peut expliquer le conflit dans lequel est impliqué Philonicus ! – mais aussi par sa provenance ou sa domiciliation (*Calaetenseṃ*), sur laquelle nous reviendrons plus loin[45].

D'un quatrième personnage, rien de certain n'est documenté. La finale *-u̯n* au début de ce qui subsiste de la ligne 7 peut être celle de son idionyme.

La fin de la ligne 7 et les lignes 8 à 10 sont conservées de manière très fragmentaire, mais il est clair qu'elles contiennent des formules de souhait connues par ailleurs et comportant notamment des formes verbales. À la fin de la ligne 7, la paire asyndétique *animan cor[pus]* « souffle de vie [et] corps », objet d'un verbe non documenté dans la partie conservée, correspond à une liste des parties des personnes maudites, comme il s'en trouve à toute époque dans les défixions latines. Il peut être significatif que l'association d'*anima* et *corpus* coordonnés ou juxtaposés dans une pareille liste, à en juger par le corpus établi par A. Kropp, n'est pas fréquente, mais qu'elle se retrouve dans le texte 2.3.2/1 de ce corpus, retrouvé à Alcácer do Sal en Lusitanie et daté de la deuxième moitié du Ier siècle p.C., donc dans une région proche, à une date guère plus tardive que le texte de La Silla del Papa[46].

À la ligne 8, la formule *i̯ntra. men̥[sem]* « endéans un mois » est d'un type documenté dans les formules de souhait des défixions latines à toute époque, à savoir que l'auteur du texte spécifie quel délai a la défixion pour agir. En l'espèce, *mensis* « mois » est documenté non pas avec la préposition *intra*, mais avec *ante* « avant » et avec *amplius* « plus que », dans les textes de Rome (Porta Salaria) déjà cités, dont la datation au Ier siècle a.C. est comparable à celle de l'inscription de La Silla del Papa. Plus précisément les textes de Porta Salaria demandent à la divinité d'agir *ante mensem Martium* « avant le mois de mars », en sorte que les personnes maudites décèdent *mense Februario* « au mois de février » et ne survivent pas *amplius ullum mensem* « plus que le moindre mois ». Il n'est pas possible de déterminer, dans le texte de La Silla del Papa, si *men̥[sem]* était suivi du nom du mois, auquel cas il faudrait traduire par « endéans le mois de X ».

Les prépositions *intra* et *infra* sont bien attestées par ailleurs à l'époque impériale avec *annus* « année » ou *dies* « jours » + numéral, quoique la péninsule Ibérique n'ait pas livré d'exemples connus :

– avec *annus* : Kropp 1.1.1/1, d'Arezzo, Étrurie, IIe siècle p.C., et 1.10.1/1, d'Orosei, Sardaigne, Ier siècle p.C. : *intra annum istum* « endéans cette année » ; 5.1.5/12, de Mayence, Germanie Supérieure, Ier ou IIe siècle p.C. : *intra annum* « endéans un an » ;

45. Ci-dessous, p. 354.

46. Autres exemples : Kropp 1.1.2/1 et 1.1.2/3 de Bologne, date inconnue, deux défixions se rapportant à la même personne ciblée, l'une mentionnant notamment *corpus*, l'autre notamment *anima* ; 1.4.4/13, de Rome (?), datée du IVe ou Ve siècle p.C.

– avec *dies* : Kropp 5.1.3/1, de Groß-Gerau, Germanie Supérieure, Ier ou IIe siècle p.C. : *intra dies C (?)* « endéans cent (?) jours » ; 8.3.1, de Petronell, Pannonie Supérieure, fin du IIe siècle p.C. : *infra dies noue(m)* « endéans neuf jours » ; 11.1.1/25, de Carthage, Afrique Proconsulaire, milieu du IVe siècle p.C. : *intra dies septe(m)* « endéans sept jours ».

Il est possible, si le texte présente une rupture de construction, que le verbe régi par *ut* figure seulement dans ce passage où la présence de verbes est certaine, et donc au-delà de la liste de formes onomastiques par rapport à *ut*. Aux lignes 9 et 10, fragmentaires et obscures, les lettres *-e]ṣse-* et *-esse-* peuvent appartenir à l'infinitif du verbe « être », ce qui suppose un verbe conjugué introducteur. Toutefois si la lecture *e]ṣsenṭ* que nous proposons pour la première de ces formes est correcte, il s'agit du subjonctif imparfait du verbe « être », qui jusqu'à présent n'est pas documenté dans les défixions latines. Il est regrettable que le texte soit si incomplet, car la présence d'une formule inconnue serait fort intéressante. À la ligne 9, *s]ed* coordonne probablement deux propositions opposées, à verbe soit à un mode personnel soit à l'infinitif.

ÉLÉMENTS DE DATATION

L'inscription présente des faits graphiques et linguistiques intéressants qui permettent de poser un certain nombre de jalons chronologiques. En ce qui concerne la forme des lettres, les particularités observées, dont la plupart se retrouvent dans d'autres tablettes de défixion de la Bétique (Carmona, Peñaflor, Cordoue), suggèrent, comme on l'a vu plus haut, une datation au Ier siècle a.C., plus probablement dans sa deuxième moitié, et au plus tard à l'époque augustéenne.

Plusieurs traits orthographiques et linguistiques orientent également vers cette datation. La forme *hosce* documente une recaractérisation du démonstratif par la particule *-ce* qui n'est pas attestée par ailleurs dans les défixions latines mais qui est bien connue à date républicaine dans d'autres genres épigraphiques, par exemple l'accusatif pluriel *hasce* sur l'inscription *CIL* I² 2439 de Préneste, une dédicace d'autels. L'emploi de cette recaractérisation semble plus rare à date impériale, surtout à l'accusatif, mais il en existe des exemples, ainsi dans le texte métrique *CIL* XII 103 d'Aime-en-Tarentaise, autre dédicace cultuelle, qui contient elle aussi la forme *hasce* et date du IIIe siècle p.C. L'emploi de l'accusatif *hosce*, si l'inscription est du Ier siècle a.C., ne constitue pas un archaïsme marqué ; ce serait en revanche le cas si l'inscription était plus récente.

L'absence de notation de l'aspiration dans les noms grecs transcrits en latin, en l'occurrence *Pilonicous* et *Pilemo*, est très fréquente à l'époque républicaine, mais reste attestée jusqu'au IIIe siècle p.C.[47]. La forme de datif en *-a* attestée par le théonyme *Pr]ọserpina* à la ligne 1 est

47. M. Niedermann, *Précis de phonétique historique du latin*, Paris 1953³, p. 86, § 42 ; F. Biville, *Les emprunts du latin au grec : approche phonétique*, Louvain 1990, t. 1, p. 158.

documentée en latin républicain, et, nettement plus rarement, en latin d'époque impériale[48]. Il est significatif qu'à date républicaine elle soit caractéristique des théonymes et des textes à contenu religieux, ainsi les commémorations de dédicaces cultuelles[49], sans qu'elle puisse être associée à une aire géographique précise. L'auteur de notre texte n'est pas sans connaissances sur les conventions graphiques de l'épigraphie latine, car cette désinence est certainement limitée à un latin écrit et non oral, et à l'intérieur de la langue écrite, à une variété restreinte de textes, les inscriptions religieuses (du moins à l'époque républicaine : à l'époque impériale la présence de formes anthroponymiques, à en juger par les relevés de Villar, semble moins rare à côté de celle de théonymes, mais la désinence est alors exceptionnelle).

La forme *Deitei* présente deux fois la notation *-ei-* pour le son prononcé [ī] à date classique, dont une fois dans la désinence de datif singulier athématique. Le digramme *-ei-* est aussi documenté pour la désinence de datif pluriel thématique dans la forme *[in]ferneis*. Cette notation *-ei-* est bien attestée à date républicaine ; il s'agit là aussi d'un indice pour une datation au Ier siècle a.C., car son emploi après notre ère est sensiblement plus rare[50].

Qui plus est, il existe des parallèles formulaires et (socio-)linguistiques très précis dans des textes d'Hispanie datés de cette période, que nous avons étudiés ci-dessus dans la discussion du texte. Au reste, selon D. Urbanová[51], les défixions trouvées dans la péninsule Ibérique qui ne sont pas des prières de justice – celles-ci renvoient à une tradition plus récente – datent toutes du Ier siècle a.C. (six textes) ou du Ier siècle p.C. (cinq textes). Parmi les cinq textes du Ier siècle p.C. il en est trois, provenant d'Ampurias, qui se réfèrent au même groupe de personnages de haut rang[52], alors que sept des huit autres textes se rattachent de manière certaine à des milieux serviles (voir *infra* pour ces textes et leur datation par D. Urbanová). Abstraction faite de la série d'Ampurias, on constate donc, selon ce corpus, que la plupart des défixions hispaniques qui ne sont pas des prières de justice émanent d'esclaves ou d'affranchis, et que six sur huit sont datées du Ier siècle a.C.[53]. En d'autres termes, une défixion d'Hispanie qui mentionne des esclaves a en soi plus de chances d'être du Ier siècle a.C. que du suivant, et la tradition des défixions en Hispanie, apparue et développée à l'époque républicaine, est plutôt sur le déclin au Haut Empire. La proposition que nous faisons est donc de dater l'inscription de la seconde moitié du Ier siècle a.C. Nous allons voir à présent que cette datation est compatible avec les traits grecs et avec le milieu servile documentés dans le texte.

---

48. Pour les attestations impériales, cf. F. Villar, « El Dativo latino epigráfico en *-ā* », *Emerita* 54(1), 1986, p. 46-47.

49. J. N. Adams, *The Regional Diversification of Latin 200 BC-AD 600*, Cambridge 2007, p. 46-52.

50. Voir le bilan de R. D. Anderson, P. J. Parsons, R. G. M. Nisbet, « Elegiacs by Gallus from Qaṣr Ibrîm », *JRS* 69, 1979, p. 132-133, et l'étude de T. Somerville, « The Orthography of the new Gallus and the spelling rules of Lucilius », *ZPE* 160, 2007, p. 59-64, sur les motivations archaïsantes grammaticales et philosophiques sous-jacentes à l'emploi conservé de cette notation à date tardo-républicaine et encore impériale.

51. D. Urbanová, *op. cit.*, p. 249-250.

52. Ce sont des procurateurs impériaux et des délégués de cité, cf. Kropp 2.1.1/2, 2.1.1/3 et 2.1.1/4.

53. B. Díaz Ariño (*op. cit.*, p. 72 *sq.*) est plus restrictif dans la sélection des défixions qu'il attribue à l'époque républicaine ; mais il ne prend pas en compte la partie du règne d'Auguste qui précède le changement d'ère.

TRAITS GRECS

Un fait particulièrement notable, parmi les traits graphiques et linguistiques de l'inscription, est la présence de lettres et notations grecques. À la ligne 6, l'idionyme *[A]ndromaχun* est noté avec un *chi*, c'est-à-dire que le signe en forme de croix a la valeur phonétique qu'il possède dans l'alphabet grec et non celle qu'il aurait en alphabet latin, [ks]. Par ailleurs, la désinence d'accusatif singulier est notée par *-n* et non pas par *-m* dans les formes *[A]ndromaχun* (ligne 6), *[---]ụn* et *animan* (ligne 7)[54]. C'est peut-être aussi le cas de *uerbecariuṇ* (ligne 5). Dans la forme *d[an]ụm* (ligne 6), il nous semble que la désinence avec *-n* originelle a été corrigée secondairement pour lui donner la finale latine en *-m*. La finale latine avec nasale bilabiale coexiste du reste avec la notation de type grec avec nasale dentale *-n* : *-m* semble documenté dans *Calaetenseṃ*. D'autres éléments peuvent être rattachés à l'imitation en alphabet latin des normes graphiques grecques : le nominatif masculin singulier du nom du commanditaire du texte, *Pilonicouṣ*, a une finale *-ouṣ* qui peut être interprétée comme la transcription en alphabet latin de la finale -ους qui en alphabet grec noterait [us], la prononciation de la désinence latine[55]. Au total il semble que l'auteur du texte ou le scribe de l'inscription ait eu l'habitude d'écrire en grec et qu'il ait adapté à l'alphabet latin des normes de cette langue.

Les noms des quatre personnages sont eux-mêmes grecs : *Pilonicouṣ, Ṭilemo, [A]ẹmone* (si notre restitution est correcte) et *[A]ndromaχun*. Ceci est banal dans les milieux serviles et n'est pas en soi une indication de contact avec la langue grecque ou avec un milieu hellénophone, mais dans le contexte de l'inscription de La Silla del Papa, l'emploi d'idionymes grecs est peut-être l'indice d'une présence effective de la langue grecque, y compris à l'écrit, dans le milieu où a été effectuée la défixion.

Trois hypothèses pourraient être émises à propos de la présence de traits grecs dans la notation du texte. La première est que le responsable de ces traits a cherché simplement à prendre en compte l'origine grecque des idionymes. De fait, l'emploi de désinences en *-n* et non en *-m*, pour des formes grecques, est banal en latin où cette finale étrangère est intégrée dans le système de la langue. Mais l'emploi de *-ouṣ* dans un texte par ailleurs écrit en langue et alphabet latins ne fait pas du tout partie des notations admises dans cette langue, même pour une forme grecque. De même, si l'emploi de *-p-* pour *phi*, attesté dans *Pilonicouṣ* et *Ṭilemo*, est une pratique banale[56], l'emploi du *chi*, signe identique au *-x-* du latin, introduit une ambiguïté dans la graphie du texte, et ne relève pas des coutumes latines pour noter les formes grecques[57]. Une autre voie d'interprétation consisterait à supposer que les traits grecs ont été introduits volontairement, pour donner à l'inscription une apparence étrangère aux usages

54. Voir plus haut pour la désinence athématique sans nasale comme possible trait d'interférence avec le grec.

55. Parallèles tardifs dans une tablette de défixion de Sousse, Kropp 11.2.1/31, datée du IIIe siècle p.C., qui précisément contient aussi des formes en alphabet grec : *partourientem*, *Patriciou*, *tou autem* (M. Jeanneret, *op. cit.*, p. 251).

56. F. Biville, *op. cit.*, t. 1, p. 158.

57. Les défixions en alphabet latin en particulier attestent fréquemment l'emploi de *-p-* pour *phi*, mais pas celui de signes grecs, cf. A. Kropp, *op. cit.*, p. 262.

courants et donc une force plus grande, ce qui est fréquent dans les défixions où par exemple il peut arriver qu'un texte latin soit noté en alphabet grec[58]. Cette supposition semble cependant contredite par le caractère très ponctuel de certains de ces traits (une seule lettre grecque) et par la correction de la désinence *-n* en *-m* dans *d[an]u̯m* si notre analyse est juste, qui suppose que le scribe a souhaité éliminer une finale grecque (mais il se peut qu'il ait ce faisant mal compris les décisions de l'auteur du texte, qu'il se contentait de recopier). L'hypothèse la plus plausible est peut-être que Philonicus ou le rédacteur du texte, ou encore le scribe (si ce sont des personnes différentes qui ont travaillé en contact) maîtrisaient imparfaitement l'écriture en latin et connaissaient mieux l'alphabet grec, dont ils ont introduit une partie des conventions, non sans repentir. Cette hypothèse n'exclut pas des connaissances ponctuelles précises dans le domaine des défixions et inscriptions religieuses en latin ; elle n'est peut-être pas entièrement contradictoire avec la précédente.

À cet égard, il est significatif que la péninsule Ibérique ait livré une défixion bilingue grecque-latine qui peut dater, selon ses éditeurs, du Ier siècle avant ou après notre ère : le texte Kropp 2.1.2/1[59], trouvé à Barchín del Hoyo (Cuenca), qui se lit :

> ὑπὲρ ἐμοῦ κα[ὶ] ὑπὲρ τῶν ἐμῶν τοῖς κατὰ Ἅδην δίδω/μι παραδίδωμι Νεικίαν καὶ Τειμὴν / καὶ τοὺς ἄ[λ]λους οἷς δικ/αίως κατηρασά/μην // *pro me pro meis* δ*euotos* δ*efixos inferis* / δ*euotos* δ*efixos inferis Timen et Nici/am et ceteros quos merito* / δ*euoui supr[a pro] me* / *pro mei[s]* / *Timen* / *Nician* / *Nicia[n]*.

Dans cette inscription, comme l'indiquent ses premiers éditeurs[60], la lettre grecque *delta* est utilisée dans le texte latin au lieu de *-d-*, c'est-à-dire un signe composé de trois traits rectilignes et non d'une haste avec boucle. Peut-être ce phénomène est-il comparable à l'emploi du *chi* dans notre texte, mais il se peut aussi qu'il s'agisse simplement d'une nécessité technique liée à la difficulté de la gravure sur plomb d'un texte disposé en spirale, ou d'une solution de facilité pour un scribe plus familier avec les lettres grecques et constatant la proximité formelle entre delta et *-d-* latin. Quoi qu'il en soit, l'emploi d'un signe grec dont la forme est très proche du signe latin correspondant n'a pas les mêmes conséquences perturbatrices que l'emploi du *chi* dans l'inscription de La Silla del Papa où le signe est identique à un signe latin avec une valeur différente. En tout état de cause, le texte comporte des désinences grecques en *-n*, dont une corrigée secondairement en *-m*, dans *Nici/am* à la ligne 3 du texte latin, et les idionymes sont grecs.

L'inscription de Barchín del Hoyo, selon ses premiers éditeurs, a été écrite par un bon connaisseur de la langue grecque qui savait moins le latin, quoique maîtrisant les conventions de l'épigraphie latine dans le domaine des textes religieux, et elle mentionne des individus au nom grec : ce sont des caractéristiques qu'on retrouve à La Silla del Papa. Le texte de Barchín

---

58. A. Kropp, *op. cit.*, p. 84.

59. *ZPE* 125, 1999, p. 279-283 = *HEp* 2009, 127 = *AE* 1999, 954 = *AE* 2009, 620 = *AE* 2010, 108.

60. J. Curbera, M. Sierra, I. Velázquez, « A Bilingual curse tablet from Barchín del Hoyo (Cuenca, Spain) », *ZPE* 125, 1999, p. 279-283.

del Hoyo renvoie à un milieu social bien spécifique où le grec est connu, en particulier à l'écrit, et où des individus hellénophones, originaires d'Orient selon les éditeurs, probablement des esclaves, sont présents (ils travaillent peut-être dans les mines de la région). Dans le cas de La Silla del Papa, si les noms grecs ne renvoient pas forcément à une origine orientale, ils sont en tout cas compatibles avec une telle hypothèse, et le milieu social pourrait bien être comparable, avec présence nombreuse d'individus d'origine lointaine, dont des hellénophones[61].

Nous proposerions volontiers l'analyse suivante. Le rédacteur du texte de La Silla del Papa pourrait être un professionnel de la magie ; il connaît des traditions formulaires latines diffusées largement dans la péninsule Ibérique de l'époque ; par ailleurs, sa pratique de la langue et de l'écriture grecques est assez soutenue pour influer sur son usage du latin. Parmi les traits qui peuvent être rapprochés du grec dans notre texte, il en est au moins deux, l'usage de la finale *-ous* et celui du *chi*, qui sont exceptionnels et renvoient sans aucun doute à un usage courant du grec de la part de celui qui les a introduits. Le parallèle de Barchín del Hoyo invite à penser que des personnages d'origine orientale ou grecque s'étaient installés en Hispanie pour y pratiquer leur métier de magicien, ou du moins pour y diffuser les rituels de malédiction dont ils avaient la pratique, si par ailleurs ils exerçaient un autre métier. Au Ier siècle a.C., ces personnages, contrairement à leurs prédécesseurs éventuels aux époques antérieures, utilisent l'écriture, dont l'usage commence à cette date à devenir plus fréquent, du moins en ce qui concerne les supports pérennes, et cela en latin, la langue qui tend alors à s'imposer à l'écrit.

D'autre part, les rituels de défixion sont attestés en Hispanie en langue latine dès le Ier siècle a.C., donc à une date plus précoce que dans les autres provinces de l'Occident romain[62]. Les hellénophones qui ont rédigé les textes de Barchín del Hoyo et de La Silla del Papa connaissent les traditions latines de malédiction, attestées par exemple à Cordoue et à Carmona, dans des milieux où la présence du grec paraît moindre. Ce sont des personnages cultivés, non pas forcément au sens d'une culture scolaire, mais au sens d'un effort d'information dans le cadre d'un courant rituel et formulaire diffusé largement dans l'Hispanie de l'époque. Cet effort d'information inclut l'apprentissage du latin, y compris des traditions formulaires des défixions latines. Au reste, leur usage du latin et du grec à l'écrit et à l'oral n'est pas nécessairement représentatif de toute la population, servile ou non. Le fait même qu'ils utilisent le latin prouve que ce dernier a un prestige, sinon une diffusion, qui s'impose à eux.

---

61. F. Beltrán Lloris (« Libertos y cultura epigráfica en la Hispania republicana » dans *Vivir en tierra extraña : emigración e integración cultural en el mundo antiguo*, Barcelone 2004, p. 77-93) admet la présence d'Orientaux parmi les esclaves au nom grec en Hispanie à date républicaine. Sur la proportion importante des noms grecs dans l'épigraphie de *Baelo*, voir *infra*.

62. D. Urbanová (*op. cit.*, p. 401 et p. 446-448) souligne que l'Hispanie est la seule région qui ait livré des défixions latines du Ier siècle a.C., en-dehors de l'Italie elle-même. Un cas isolé est documenté à Délos au IIe siècle a.C.

LE COMMANDITAIRE ET SES CIBLES : DES ESCLAVES ET DES AFFRANCHIS DANS UN CONTEXTE RURAL

Sans doute n'est-ce pas un hasard si à Barchín del Hoyo et à La Silla del Papa les commanditaires des défixions sont des esclaves. Il est probable que dans les deux cas le rédacteur appartient lui aussi à un milieu social sinon servile, du moins proche des milieux d'esclaves. Plus généralement les milieux serviles sont très bien représentés dans les six défixions latines d'Hispanie du Ier siècle a.C. recensées par D. Urbanová. C'est le cas :

– dans le texte de Cordoue (Kropp 2.2.3/1) cité plus haut ;

– dans l'inscription de Barchín del Hoyo (Kropp 2.1.2/1), du moins selon ses éditeurs ;

– dans une inscription d'Ampurias (Kropp 2.1.1/1[63]) qui mentionne au moins un esclave certain, *Phulargurus Scapi* ;

– dans une autre inscription de Cordoue (Kropp 2.2.3/2 = *CIL* II²/7, 252 = *ELRH*-U 36 = *AE* 1934, 24), qui maudit tout d'abord le maître, *T(itus) noster* ;

– et dans une dernière inscription de Cordoue (Kropp 2.2.3/4 = *CIL* II²/7, 251a = *ELRH*-U 36) qui s'attaque à *Priamus l(ibertus)*.

À cette époque, selon D. Urbanová, seule l'inscription de Carmona (Kropp 2.2.2/1) maudit une ingénue, Luxsia fille d'Aulus Antestius[64]. Certains de ces esclaves ou affranchis ne sont pas dépourvus de ressources, à preuve la mention probable d'un héritage dans le texte de Cordoue Kropp 2.2.3/4.

Ce milieu qui maîtrise l'écriture ou qui, au minimum, en subit le prestige, et qui, comme nous l'avons vu, contient nombre de personnes d'origine lointaine, plurilingues, donc dotées d'un capital culturel certain (qui ne se confond pas nécessairement avec un capital économique), est sans doute celui dont provient Philonicus ; la mention probable d'un usurier dans le texte de La Silla del Papa, comparable à la prière pour obtenir un héritage dans l'inscription citée de Cordoue, montre certes les limites de leur aisance, mais aussi leur accès à l'économie

---

63. *ZPE* 110, 1996, p. 292 = *HEp* 1994, 447 = *AE* 2004, 834 = *HAE* 441 = *IRC* III, 175 ; cf. J. M. Abascal Palazón, *op. cit.*, p. 474.

64. Au siècle suivant, parmi les cinq défixions attestées, trois forment une unité et renvoient à un procès qui fait intervenir des personnages de haut rang, des procurateurs impériaux et des délégués de cité ; en revanche parmi les deux autres il en est une qui mentionne elle aussi des personnages esclaves, Kropp 2.2.3/3 (Cordoue encore) ; mais ce texte, que D. Urbanová (*op. cit.*, p. 448) date hypothétiquement du Ier siècle p.C., doit plutôt remonter à la deuxième moitié du siècle précédent, voir notre note 18. Le dernier texte, Kropp 2.1.3/1 = *CIL* II²/14, 757a, de Sagonte, mentionne deux personnages par leur *cognomen* ou nom unique, et leur statut est incertain. Par ailleurs, s'il est vrai que l'inscription de Peñaflor déjà citée, datée de la seconde moitié du Ier siècle a.C. et absente du corpus de D. Urbanová, *op. cit.*, mentionne uniquement deux ingénus à propos d'une affaire de procès, la proportion de textes se référant à des milieux serviles à cette époque n'en demeure pas moins importante.

monétaire. La pratique des défixions grecques et latines fait partie de leur capital culturel. À une époque où l'épigraphie latine est encore fort rare en Hispanie Ultérieure, ils sont responsables d'une partie non négligeable des textes attestés[65].

Quant au palefrenier Philémon (peut-être un simple garçon d'écurie) et au berger Æmon, ils occupaient des fonctions peu spécialisées, requérant des compétences techniques limitées, ce qui les plaçait au bas de l'échelle servile. *Mutatis mutandis*, c'est ce que montre, cinq siècles plus tard, la loi burgonde citée plus haut : un berger ou un porcher valait moins qu'un charpentier et beaucoup moins qu'un artisan du métal[66]. Si Philémon et Æmon venaient du bassin oriental de la Méditerranée, il est possible que cette origine, et surtout la maîtrise concomitante de la langue grecque, leur aient donné une petite valeur ajoutée par rapport à la masse des travailleurs serviles sans qualification ; on ne peut du reste pas exclure que l'un ou l'autre fût un affranchi. Mais en toute hypothèse, ils appartenaient aux strates inférieures de la société de *Baelo*.

En ce qui concerne Philonicus, il est remarquable qu'il prenne la peine d'indiquer le nom de son maître. Dans l'hypothèse où *Flaui* doit être analysé comme le gentilice d'un citoyen romain, peut-être apparenté en particulier à Gaius Flavius, chevalier romain installé à *Hasta* vers l'époque où notre défixion fut rédigée, on peut penser qu'en se réclamant de son maître Flavius Pupillus, Philonicus tenait à souligner l'importance de la *gens* à la *familia* de laquelle il appartenait, espérant donner du poids à sa requête aux dieux.

Nos quatre individus à nom grec confirment par ailleurs l'importance de la composante grecque ou orientale dans l'onomastique de *Baelo*, une caractéristique déjà observée il y a trente ans d'après les *cognomina* livrés par les inscriptions de la ville basse, dont près du quart étaient grecs, ce qui constitue une proportion supérieure à la moyenne dans les municipes d'Hispanie et était expliqué par « un brassage de population facilité par le caractère maritime de la ville »[67]. Les quatre noms de la défixion de La Silla del Papa ne font pas partie des neuf noms uniques ou *cognomina* grecs déjà connus à *Baelo*, mais Philonicus[68] est attesté au

---

65. A U. Stylow, « Fuentes epigráficas para la historia de la *Hispania Ulterior* en época republicana » dans *Julio César y Corduba. Tiempo y espacio en la campaña de Munda (49-45 a. C.)*, Cordoue 2005, p. 247-262.

66. Cf. H. Nehlsen, « Die rechtliche und soziale Stellung der Handwerker in den germanischen Leges » dans H. Jankuhn *et al.* éd., *Das Handwerk in vor- und frühgeschichtlicher Zeit*, vol. 1, Göttingen 1981, p. 267-283.

67. J.-N. Bonneville *et al.*, *op. cit.*, p. 130. Un *Apollonius* est venu s'ajouter ultérieurement à cette liste (P. Le Roux, « Inscriptions romaines de Belo, 1988-2008 », *MCV* 39-1, 2009, p. 163-174, n° 1). Les noms grecs sont également fréquents à Carteia : J. del Hoyo, « Corpus epigráfico » dans L. Roldán *et al.* éd., *Estudio histórico-arqueológico de la ciudad de Carteia (San Roque, Cádiz). 1994-1999*, Madrid 2006, p. 1-49.

68. J. M. Abascal Palazón, *op. cit.*, p. 457 ; H. Solin, *op. cit.*, 1982, p. 164.

Ier siècle a.C. à *Tarraco* et à *Botorrita*[69], et Philemon[70] à l'époque républicaine à *Carthago Noua* et à *Corduba*[71]. En revanche, Æmon et Andromachus n'étaient pas encore documentés en péninsule Ibérique.

D'autre part, les professions de Philémon et d'Æmon nous introduisent dans le monde des grandes exploitations d'élevage que possédaient les notables de *Baelo*, parmi lesquels il faut peut-être ranger le maître de Philonicus. La prédominance de l'élevage bovin et ovin apparaît comme une constante dans les usages traditionnels de la terre dans la *campiña de Tarifa* ; outre les pâturages en fond de vallée, les garrigues et les forêts claires dans les hauteurs, elle possédait de vastes zones lagunaires d'où l'on pouvait tirer une ressource essentielle pour le bétail : le sel[72].

À l'époque impériale, bien que les ressources tirées de la mer tiennent la première place, les études archéozoologiques réalisées sur les usines de salaison de *Baelo* ont démontré l'existence d'une économie mixte basée sur la pêche et sur l'exploitation d'un cheptel diversifié (bovins et ovins-caprins)[73]. Les vastes infrastructures destinées aux salaisons de poisson pouvaient aussi servir pour saler de la viande bovine et ovine, comme cela a pu être observé, non loin de *Baelo*, dans les bassins de salaison romains d'Algésiras[74]. À l'époque républicaine, à la fin de la période d'occupation du site de La Silla del Papa, les prospections archéologiques laissent entrevoir une pratique combinée de la céréaliculture et de l'élevage, en accord avec l'iconographie des monnaies bilingues à légende *Bailo* où apparaissent un épi de blé, un bovidé et un cheval. Le territoire de la cité se prêtait à la fois à l'élevage des bovins dans les zones basses de la dépression de Zahara - El Almarchal, à l'ouest de l'agglomération, et des ovins-caprins sur les versants et les contreforts de la Sierra de la Plata (fig. 1). La nature et la distribution des sites repérés en prospection dans tout ce secteur autorisent à restituer des exploitations de type extensif, tant à l'époque impériale qu'aux siècles précédents[75].

---

69. Tarraco : *CIL* I², 3463 = *RIT* 17 = *ELRH*-C 70 ; Botorrita : *MLH* IV, K.1.3, III-28 et III-51 (deux individus appelés *bilonikos* dans une inscription en langue et écriture celtibères).

70. J. M. Abascal Palazón, *op. cit.*, p. 456 ; H. Solin, *op. cit.,* 1982, p. 738.

71. Carthagène : *CIL* II, 3434/5927 (vers 100 a.C., fait référence à un esclave), *CIL* II, 3476 (datation incertaine) ; Cordoue : Kropp 2.2.3/3, texte déjà cité (entre le milieu du Ier siècle a.C. et la fin de l'époque augustéenne). D'autres attestations en Hispanie sont plus tardives : *HEp* 2003/04, 806 (Bétique) ; *HEp* 1996, 602, *AE* 1995, 896) (Labitolosa) ; P. de Palol, *Miscellanea arqueológica, XXV aniversario de los cursos internacionales de Prehistoria y Arqueología de Ampurias*, II, 1974, p. 128-131, n°2 (*AE* 1976, 357, ER Clunia, 35).

72. A. Torremocha, F. Humanes, *Historia económica del Campo de Gibraltar*, Algésiras 1989.

73. I. Cáceres, « La ganadería en el desarrollo económico de la factoría de salazones » dans A. Arévalo, D. Bernal éds., *Las* cetariae *de Baelo Claudia,* Cadix 2007, p. 499-511.

74. D. Bernal, « Algo más que *garum*. Nuevas perspectivas sobre la producción de las *cetariae* hispanas al hilo de las excavaciones en c/ San Nicolás (Algeciras, Cádiz) » dans L. Lagóstena *et al*. éd., Cetariae *2005. Salsas y salazones de pescado en Occidente durante la Antigüedad,* Oxford 2007, p. 93-107.

75. I. Grau, H. Jiménez Vialás, *Memoria Final de la Actividad Arqueológica Puntual de Prospección Arqueológica del Proyecto General de Investigación "La Silla del Papa (Tarifa, Cádiz)"*, rapport de prospection, Delegación Provincial de Cultura de Cádiz, 2017.

Précisément au moment où la défixion est déposée dans la nécropole de La Silla del Papa, le territoire de *Baelo* vient de subir une profonde transformation avec l'abandon du site de hauteur, le déplacement de l'agglomération principale sur la côte et l'apparition des premiers établissements de type *villa* (La Campana dans la vallée de Zahara et La Torre dans la baie de Bolonia). Il est fort possible que notre garçon d'écurie et notre berger fussent des habitants d'une de ces *villae*, plus près du site de l'ancienne cité que de la ville nouvelle. C'est en tout cas dans une nécropole récemment abandonnée que Philonicus vient dissimuler une tablette de défixion avec la certitude qu'elle ne risquait pas d'être découverte, puisqu'il n'a pas craint d'y consigner son propre nom. Il n'est d'ailleurs pas tout à fait le seul à y revenir. Un dépôt funéraire différent de tous les autres, isolé au milieu d'une centaine d'urnes d'époque républicaine, a pu en effet être daté du début du Ier siècle p.C. ; il était placé dans un caisson en pierre dont le matériau, un calcaire coquillier, n'existe que sur le littoral et avait donc dû être transporté là depuis la ville nouvelle[76]. Cette sépulture tardive prouve que l'ancienne nécropole n'était pas complètement oubliée et que certains habitants de la nouvelle *Baelo* continuèrent pendant quelques années – une génération tout au plus – à y enterrer leurs morts.

Le parallèle établi plus haut avec la défixion de Barchín del Hoyo s'accroît ici d'une dimension supplémentaire, puisque cette inscription de la province de Cuenca a été déposée, elle aussi, dans les ruines d'un site abandonné[77]. C'est ainsi tout le rituel, y compris son contexte social et linguistique, qui semble commun aux deux textes : milieu comprenant probablement des hellénophones ; présence d'esclaves ; texte rédigé par quelqu'un qui maîtrise mieux le grec que le latin et n'est pas sans culture technique dans le domaine des défixions ; recherche d'un site abandonné, probablement considéré comme livré à la mort et aux puissances infernales qui sont explicitement invoquées dans les deux textes.

Quant à Andromachus, s'il faisait bien profession d'usure – *danus* – comme nous le supposons, on peut déduire de cette lecture que sa présence dans la défixion est due à un différend financier avec Philonicus, différend qui impliquait peut-être aussi Philémon et Æmon. Il est impossible d'en dire plus, et du reste rien n'incite à penser que la somme d'argent en jeu était importante : au contraire, d'autres défixions mettent en scène de pauvres gens qui n'hésitent pas à faire appel aux dieux après d'infimes larcins, comme le vol d'une tunique[78].

---

76. P. Moret *et al.*, *art. cit.* [2017], p. 61. L'emplacement de ce dépôt est éloigné du lieu de découverte de la tablette.

77. J. Curbera *et al.*, *art. cit.*, p. 280.

78. Une prière de justice de Sagonte est motivée par le vol d'une tunique (Kropp 2.1.3/2 = *AE* 1994, 1073) et, à *Baelo* même, celle du temple d'Isis (Kropp 2.2.1/1) l'est par le vol « d'une couverture blanche, d'un couvre-lit neuf et de deux courtepointes » (J.-N. Bonneville *et al.*, *op. cit.*, p. 21-24). Voir à ce sujet R. Tomlin, « Cursing a thief in Iberia and Britain » dans R. L. Gordon, F. Marco Simón éds., *Magical Practice in the Latin West*, Leyde-Boston 2010, p. 245-274.

LA SILLA DEL PAPA ET AU-DELÀ : DE *BAELO* À *CALLET* ET À *HASTA REGIA*

Andromachus l'usurier ouvre l'horizon des relations de Philonicus au-delà de *Baelo* et du détroit. Compte tenu de son suffixe en *-ensis*, l'épithète *Calaetensem* qui lui est appliquée est nécessairement formée sur un nom de lieu[79]. Un lien avec l'anthroponyme hispanoceltique *Calaetus*, dont dérive l'ethnique au génitif pluriel *Calaetiqum* ou *Calaeticum* attesté dans le centre de la péninsule[80], paraît donc exclu. Il n'existe pas de **Calaet* ou de **Calaetum* parmi les toponymes hispaniques qui sont parvenus jusqu'à nous. Dans le sud de l'Hispanie, le seul nom que l'on puisse rapprocher de *Calaetensis* est *Callet*, donné par Pline à un *oppidum* de la Bétique et confirmé par des légendes monétaires ; son emplacement a été recherché entre Montellano et El Coronil (Sevilla)[81]. L'absence de notation de la géminée n'est pas un obstacle à cette identification, au vu d'un cas similaire, celui d'un *oppidum* stipendiaire de la Citérieure que Pline nomme *Callicula* (*N.H.*, III 12, 8) face à la *Kalekoula* de Ptolémée (III 4, 9) et au dérivé *Caleculensis* attesté dans une inscription (*CIL* II, 5500). L'alternance *-e-* / *-ae-* n'est pas non plus une difficulté : elle n'est pas sans rappeler les variantes *Bailo* / *Baelo* / *Belo* du nom de la cité où la défixion fut rédigée. Cette épithète indique-t-elle la provenance ou la domiciliation d'Andromachus ? La règle générale veut que les dérivés en *-anus* indiquent l'origine, tandis que les suffixes en *-ensis* désigneraient « les habitants, même temporaires, d'un lieu et non les personnes originaires de ce lieu »[82]. Les contre-xemples sont cependant nombreux dans l'épigraphie, notamment en Bétique[83] : il n'est donc pas possible de trancher entre ces deux interprétations. Quoi qu'il en soit, l'existence de relations entre des esclaves de *Baelo* et un usurier de *Callet* n'aurait rien de surprenant. *Callet* se trouvait à environ 120 kilomètres au nord de *Baelo*, à peu près à mi-chemin sur la route qui menait à la capitale provinciale Cordoue, via *Baesippo* et *Astigi*[84] (fig. 1).

---

79. « Les bases de dérivés en *-ensis* sont presque exclusivement à l'époque républicaine des noms de lieux » (Ch. Kircher-Durand, « Les dérivés en *-ensis* » dans Ch. Kircher-Durand éd., *op. cit.*, p. 186 et 187).

80. J. Gómez-Pantoja, « Gentilidad y Origen » dans J. d'Encarnação, F. Villar éd., *La Hispania prerromana : actas del VI Coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la Península ibérica*, Salamanque 1996, p. 81.

81. Sur les problèmes complexes que pose la localisation de cette cité, placée successivement par Pline dans le *conventus* d'*Astigi* (III, 12, 8) puis dans celui de *Gades* (III, 15, 5), sans compter la mention des *Callenses Aeneanici* dans le *conventus* d'*Hispalis* (III, 14, 4), voir J. Pascual Barea, « *Callet* y *Callenses Aeneanici* (Montellano, Morón): la ceca, el topónimo, el territorio y los *oppida* » dans *Moneta qua scripta: la moneda como soporte de escritura* (Anejos de *Archivo Español de Arqueología*, 33), Madrid, 2004, p. 23-39.

82. Ch. Kircher-Durand, *art. cit.*, p. 188.

83. Pour ne prendre que deux exemples proches : présence d'un *Seriensis* à Cordoue (J.-N. Bonneville, « Remarques sur l'indication de l'*origo* par la tribu et le toponyme après des *tria nomina* sans filiation », *MCV* 18-1, 1982, p. 18), ou d'un *Ilurconensis* à *Hispalis* (*CIL* II, 1200).

84. Sur le rôle stratégique de cette route pendant la guerre entre César et Pompée le Jeune, voir P. Sillières, *Les voies de communication de l'Hispanie méridionale*, Paris 1990, p. 423. Son tracé exact reste cependant très hypothétique.

L'existence d'un réseau de relations au-delà du territoire de *Baelo* ne se limite peut-être pas à *Callet*. Comme nous l'avons indiqué, le maître de Philonicus porte le même gentilice, Flavius, qu'un chevalier romain qui résidait en 45 a.C. à *Hasta Regia* et qu'un citoyen romain vivant à *Asido* vers le milieu du même siècle. Ces deux villes étaient depuis l'époque punique d'importants centres de production agricole[85], des marchés très actifs et des points de contrôle dans le réseau de communications de la Bétique, *Hasta* sur l'estuaire du Guadalquivir – c'était un port comme *Baelo*[86] –, *Asido* en position stratégique dans l'intérieur des terres[87], bien visible depuis le sommet de la Silla del Papa, à moins de 50 km à vol d'oiseau. De plus, nous savons grâce au fameux décret de Paul-Emile (*CIL* II, 5041)[88] que jusqu'en 189 a.C. *Hasta Regia* exerçait une forme de domination[89] sur les habitants d'une petite cité nommée *Lascuta*, située une vingtaine de kilomètres à l'est d'*Asido*, plus près de La Silla del Papa que de *Hasta*, et sur la route qui menait de *Baelo* à *Callet* (fig. 1). Autre coïncidence remarquable, *Asido* et *Lascuta* font partie des huit villes de la région qui ont émis, comme *Baelo*, des monnaies à légende bilingue néopunique et latine, souvent appelées (à tort) « libyophéniciennes »[90]. *Hasta Regia* pourrait même faire partie de ce groupe, si on lui attribuait, suivant une hypothèse de M.P. García-Bellido, certaines monnaies à légende néopunique *b'b'l*[91]. On notera enfin que les frappes monétaires de *Baelo*, d'*Asido* et de *Lascuta*, de même que la série attribuée à *Hasta*, ont eu recours à l'effigie d'Héraclès-Melqart, fortement influencée par Gadès[92]. Ces affinités culturelles et politiques et les solidarités économiques qu'elles laissent entrevoir, le tout dans la mouvance gaditaine, sans être des preuves d'une parenté entre le maître de l'esclave qui effectue la défixion de *Baelo* et les deux Flavius de *Hasta* et d'*Asido*, donnent à cette hypothèse une vraie consistance. Marcus et Gaius Flavius, ce dernier étant un notable de rang équestre, appartiennent à une *gens* dont tout porte à penser qu'elle avait développé

85. P. A. Carretero Poblete, *Agricultura y comercio púnico-turdetano en el Bajo Guadalquivir. El inicio de las explotaciones oleícolas peninsulares (siglos IV-II a.C.)*, Oxford 2007, p. 77.

86. C. Alonso, L. Ménanteau, « Les ports antiques de la côte atlantique de l'Andalousie, du bas Guadalquivir au détroit de Gibraltar » dans L. Hugot, L. Tranoy éds., *Les structures portuaires de l'Arc Atlantique dans l'Antiquité : bilan et perspectives de recherche*, Bordeaux 2010, p. 15-18 ; J. González, « *Colonia Hasta quae Regia dicitur* » dans *Colonias de César y Augusto en la Andalucía Romana*, Rome 2011, p. 223-247.

87. A. Padilla Monge, « Aproximación a la economía de *Asido* (Medina Sidonia, Cádiz) y su comarca en época orientalizante », *Habis* 22, 1991, p. 7-18 ; E. García Vargas, E. Ferrer Albelda, F. J. García Fernández, « La romanización del bajo Guadalquivir : ciudad, territorio y economía (siglos II-I a.C.) », *Mainake* 30, 2008, p. 247-370.

88. L'abondante littérature sur cette inscription est commodément réunie dans *ELRH*-U 1, p. 191-195.

89. La nature exacte de la dépendance des *Hastensium seruei* fait l'objet de débats qui n'entrent pas dans notre propos.

90. Voir en dernier lieu M. J. Estarán Tolosa, *Epigrafía bilingüe del Occidente romano. El latín y las lenguas locales en las inscripciones bilingües y mixtas*, Saragosse 2016, p. 390-429.

91. M. P. García-Bellido, « Las cecas libiofenicias » dans *Numismática Hispano-Púnica. Estado actual de la investigación. VII Jornadas de Arqueología Fenicio-Púnica*, Ibiza 1993, p. 104.

92. A. Arévalo, E. Moreno, « La imagen proyectada de Gadir a través de sus monedas » dans J. C. Domínguez Pérez éd., *Gadir y el Círculo del Estrecho revisados. Propuestas de la arqueología desde un enfoque social*, Cadix 2011, p. 339-373.

ses activités, et vraisemblablement acquis des terres vouées à l'élevage[93], dans plusieurs cités du réseau « libyophénicien » lié à *Hasta* et à Gadès, à portée de vue de La Silla del Papa ; Philonicus, quant à lui, gravitait dans un milieu rural et était donc l'esclave d'un propriétaire foncier, nommé lui aussi Flavius : difficile de n'y voir qu'une coïncidence.

On le voit, cette tablette de défixion ouvre des perspectives inédites qui soulignent la complexité sociale et culturelle de l'Hispanie méridionale à l'aube du Haut-Empire. Là où on aurait volontiers attendu des noms indigènes ou sémitiques, compte tenu des origines de *Baelo*, c'est le grec qui domine ; et cette influence grecque, ce sont des esclaves ruraux qui la portent, et non des hommes libres formés dans les villes comme les élèves du *grammatikos* Asclépiade de Myrléa[94], originaire de Bithynie, qui s'était installé en Bétique vers le milieu du Ier siècle a.C. pour y enseigner le grec. Le même prestige pouvait être associé, dans une Hispanie plus rurale et dans le bas de l'échelle sociale, aux origines grecques d'individus qui faisaient commerce de magie. L'inscription de La Silla del Papa nous livre aussi, comme un instantané, un tableau des relations entre différents corps de métier dans le monde des grandes exploitations d'élevage du sud de la Bétique, tout en laissant entrevoir des solidarités plus lointaines entre cités de tradition phénicienne et punique.

ABRÉVIATIONS UTILISÉES DANS LE TEXTE (AUTRES QUE CELLES DE L'*ANNÉE PHILOLOGIQUE*)

CIL : *Corpus Inscriptionum Latinarum*.
CILA II.4 : J. González Fernández, *Corpus de Inscripciones Latinas de Andalucia II. 4. El Aljarafe, Sierra Norte, Sierra Sur*, Séville 1996.
ELRH : B. Díaz Ariño, *Epigrafía latina republicana de Hispania (ELRH)*, Barcelone 2008.
ER Clunia : P. de Palol et J. Vilella, *Clunia II : La epigrafía de Clunia*, EAE 150, Madrid 1987 [1989].
Kropp : A. Kropp, *Magische Sprachverwendung in vulgärlateinischen Fluchtafeln (« defixiones »)*, Tübingen 2008.
MLH IV : J. Untermann, *Monumenta Linguarum Hispanicarum, Band IV : Die tartessischen, keltiberischen und lusitanischen Inschriften*, Wiesbaden, L. Reichert 1997.
OPEL : B. Lőrincz, F. Redő et A. Mócsy éds., *Onomasticon provinciarum Europae latinarum (OPEL)*, 3 vol., Budapest.
RIT : G. Alföldy, *Die römischen Inschriften von Tarraco*, Berlin 1975.
Solin : H. Solin, *Die Griechischen Personennamen in Rom: ein Namenbuch*, 3 vol., Berlin 1982.
ThLL : *Thesaurus Linguae Latinae*.

---

93. L'élevage était la base du système productif dans la région de Cadix et plus particulièrement autour d'*Asido* (A. Padilla Monge, *art. cit.*, p. 9 et p. 14-16).

94. *Teste* Strabon, III 4, 3.

ISSN 0035-2004

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES
TOME 121, 2019 N°2

SOMMAIRE

ARTICLES :

Ben Raynor, *Pyrrhos, royal self-presentation, and the nature of the Hellenistic Epeirote state* 307

Pierre Moret, Emmanuel Dupraz, Coline Ruiz-Darasse *et al.*, *Le courroux de Philonicus : une nouvelle défixion latine de Bétique à Bailo – La Silla del Papa* 329

Françoise Des Boscs, *Épigraphie des amphores de la Bétique et épigraphie lapidaire : l'apport d'une approche croisée à l'histoire socio-économique des élites : les dossiers des Stertinii et des Ocratii de Volubilis* 357

Paola Gagliardi, *L' ἀδύνατον* nelle *Bucoliche virgiliane* 391

Rubén Olmo Lopez, *La política africana de Calígula y los primeros legados imperiales de la* legio III Augusta*: Una revision* 413

Marcel Meulder, *Zénobie et la justice du fleuve (Tacite,* Annales*, XII, 51)* 431

Jean-Paul Thuillier, Circensia *3. Les supporters des factions du cirque romain* 455

CHRONIQUE

Nicolas Mathieu *et al.*, *Chronique Gallo-Romaine* 463

LECTURES CRITIQUES

Xavier Gheerbrant, *Prose, poésie, modes de signification et modes de rationalité aux origines de la philosophie* 467

Gianpaolo Urso, *Alcune considerazioni sulle origini del principato in Cassio Dione* 485

Bruno Pottier, *Interpréter l'*Histoire Auguste 495

Comptes rendus 507

Notes de lectures 575

Liste des ouvrages reçus 579

Table alphabétique par noms d'auteurs 583

Table des auteurs d'ouvrages recensés 587

9 791030 004632

Université Bordeaux Montaigne

PUB

48€

ISBN 979-10-300-0463-2